

ESSAI SUR LA FORMATION
PHILOSOPHIQUE DU POÈTE
ARTHUR HUGH CLOUGH:
PRAGMATISME ET
INTELLECTUALISME

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

ÉDOUARD GUYOT

Docteur en Droit
Agrégré de l'Université

PARIS

LIBRAIRIE FELIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1913

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

ESSAI SUR LA FORMATION
PHILOSOPHIQUE DU POÈTE
ARTHUR HUGH CLOUGH:
P R A G M A T I S M E E T
I N T E L L E C T U A L I S M E

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

P A R

ÉDOUARD GUYOT



Docteur en Droit
Agréé de l'Université

PARIS

LIBRAIRIE FELIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1913

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

A MONSIEUR LUCIEN BEAUJEU

Souvenir affectueux d'un ancien élève.

E. G.

Si les poèmes d'Arthur Hugh Clough sont, par certains traits, demeurés romantiques, ils sont néanmoins éloignés du Romantisme anglais, en ce sens que, au même titre que ceux de Browning, de Mrs. Browning, de Matthew Arnold, ils ont un caractère expérimental. Il s'agit dans chacun d'eux d'un problème à résoudre. L'auteur dirige l'expérience en la subissant, mais, quelque effet qu'elle puisse avoir sur lui-même, qu'il en sorte identique ou différent, il en a d'avance accepté tous les résultats. Le poète n'est ni particulièrement actif, ni essentiellement passif. Son rôle est un rôle de recherche : il est donc actif en tant qu'il se montre déterminé à avancer parmi les faits, à élucider ce qu'il y a en eux de trouble ou d'obscur ; il est passif en tant qu'à mesure que l'expérience se précise, et que les résultats en sont entrevus, son moi primitif est affecté, éprouve une joie ou une souffrance, doute ou espère. C'est tout son être qui essaye de se mêler à la vie, sans s'imposer à elle, qui tente de voir clair là où la plupart d'entre nous se contentent d'aller à tâtons. Les écrivains du groupe auquel appartient Clough se distinguent des hommes de

science en ce qu'ils *sentent* les expériences auxquelles ils se livrent et que, dans celles-ci, ils font entrer tous les facteurs : vérité, imagination, foi, illusions, facteurs subjectifs aussi bien qu'objectifs ; mais ils se séparent des véritables romantiques en tant qu'ils ne se fient pas uniquement à leur sensibilité pour parvenir à une interprétation parfaite de la vie, en tant qu'ils ne s'évadent pas des complexités de cette dernière.

Le Romantisme avait rétabli dans la littérature anglaise l'équilibre de toutes les facultés, que le dix-huitième siècle avait rompu au bénéfice de la raison. Grâce à lui, l'individu s'était enrichi d'une foule de perceptions intuitives et esthétiques ; mais ce même mouvement avait bientôt fui toutes les réalités vitales. Byron avait rejeté avec dédain les conventions et les institutions de l'Angleterre de son temps. Wordsworth, qui tire sa principale règle morale du spectacle et de la contemplation de la nature, n'était, certes, point dépourvu de sympathie pour l'homme, mais ce dernier n'est point chez lui la créature mobile et composite qu'a façonnée notre civilisation ; d'autre part, en ne s'intéressant qu'aux plus humbles habitants de la région des lacs, Wordsworth a singulièrement réduit la portée que son œuvre aurait pu avoir sur tous les êtres que l'évolution économique a tenus à jamais éloignés de lieux aussi privilégiés. Shelley multiplie les liens entre son âme et le monde environnant ; il se saisit de celui-ci ; il l'entraîne, avec ses formes, ses cou-

leurs, ses parfums, dans le tourbillon qui l'emporte lui-même ; mais, placé ainsi au centre de tout, les efforts et les destinées de l'humanité moyenne lui restent étrangers. Il en est de même pour Keats, perdu dans le ravissement de la beauté. En dehors donc de sa valeur poétique, de son influence sur les âmes qu'il baignait, qu'il fortifiait et qu'il exaltait, le Romantisme ne pouvait plus jouer un rôle actif dans l'évolution de la pensée anglaise à partir de 1820. Le poète romantique, qu'il inclinât vers le doute ou vers l'optimisme, vers la révolte ou vers l'adoration muette, avait toujours eu une attitude dogmatique. Au contraire, à l'époque où paraissent les œuvres de Clough, le poète, perdu dans une foule en marche qui ne prête guère l'oreille à son enseignement, doit se borner à mieux comprendre la portée matérielle et spirituelle d'actes qu'il ne peut ni empêcher ni retarder, mais que d'autres accomplissent par nécessité ou par habitude, alors que lui les juge dans leur pleine signification et dans tous leurs effets. Les yeux tournés vers le dehors, ne tentant pas de remettre en question l'œuvre accomplie, sachant qu'il n'imposera pas aux faits sa propre conception du souverain bien, de Dieu, et du devoir en soi, qu'il ne les courbera pas sous le joug d'un système philosophique orgueilleux et complet, du moins cherche-t-il, non pas à concilier, mais à grouper en un même faisceau ce qui est en lui et ce qui est autour de lui, ce qui surgit du

dehors avec une force de vérité impérieuse et ce que son âme ne veut pas se résigner à voir disparaître. A une nation en voie de transformation il faut une pensée en mouvement, travaillant moins à la conversion d'autrui qu'à son propre perfectionnement.

Mais ceci ne va pas sans sacrifices pour le poète. Même s'il se laisse partiellement guider par son tempérament, il ne doit pas permettre à celui-ci de le mener trop loin, ni de l'entraîner dans une direction où il perdrait tout contact avec les faits. Jadis, la force de rayonnement de son œuvre était proportionnelle à l'énergie avec laquelle il y affirmait sa croyance en une forme exclusive de l'absolu : absolu religieux, absolu moral, absolu rationnel. Maintenant, au contraire, cette œuvre vaut surtout en tant qu'elle est synthétique. Le poète devra connaître, peser, évaluer tout ce que lui offrent les temps où il écrit. Les tendances qui coexistent dans la vie nationale, qui réagissent les unes sur les autres, sans toutefois s'amalgamer, il essaiera de les harmoniser dans ses écrits. C'est seulement s'il n'y parvient pas qu'en désespoir de cause il s'abandonnera au courant de l'instinct ou cherchera un refuge dans l'absolu.

Si, au contraire, il réussit, les complexités, les contradictions de la vie trouveront place dans son œuvre. Il fera alors cohabiter les grands élans de l'âme, les exigences de la conscience avec les enseignements prosaïques dérivés de l'expérience, les vérités perçues par intuition avec celles qui ont

été l'objet d'une démonstration. Mais toute la question est de savoir comment il parviendra à cet accord. Le considérera-t-il simplement comme un compromis ? Fera-t-il, au contraire — se ralliant ainsi à la solution à laquelle la philosophie a donné le nom de moniste — rentrer les éléments épars de l'univers où il se meut dans une unité qui, tout en les contenant, aura une signification différente de celle qu'ils revêtent individuellement ? Ou, finalement, se placera-t-il à *l'intérieur* des faits et des tendances, dira-t-il que la vie n'a besoin ni d'une justification ni d'une explication qui la dépasse, qu'elle n'obéit pas à un vaste plan, qu'elle est supérieure à nos concepts et à l'idée que nous nous faisons d'elle, et qu'il suffit de la percevoir à sa source et dans ses multiples développements ?

On sait que ce dernier point de vue est celui qu'a adopté la philosophie pragmatique contemporaine. C'est, d'ailleurs, si l'on s'en tient à l'avis de certains critiques, celui qui s'accorde le mieux avec la mentalité générale de la nation anglaise. En lui se retrouve l'un des innombrables essais d'adaptation des idées aux conditions changeantes de la vie moderne, dans lesquels excelle la pensée britannique. " Le pragmatisme, écrit M. Cazamian, est une tentative pour associer étroitement, sinon pour concilier, l'utilitarisme et l'idéalisme entre lesquels oscillait l'âme anglaise depuis un siècle ; sur une base utilitaire, il élève des conclusions

idéalistes ; ou plutôt, il fait d'observances idéalistes les moyens d'un utilitarisme supérieur. " ¹

Le pragmatisme serait ainsi, non seulement la doctrine philosophique que nous connaissons, mais aussi et surtout une *attitude* en face de la vie, particulière à l'Angleterre du XIX^e siècle ; il exprimerait une sorte de besoin supérieur qu'aurait eu celle-ci de justifier, autrement que par l'empirisme pur, sa croissance organique, l'étonnante évolution au cours de laquelle elle a su, sans dessein préconçu, sans souci des anomalies, innover et conserver, satisfaire parallèlement ses plus anciennes aspirations spirituelles et ses nouvelles aspirations matérielles, garder intactes, et même faire servir à des usages encore ignorés, les institutions les plus surannées. L'Angleterre aurait donc progressé comme si elle avait implicitement adopté les postulats que la philosophie pragmatique vient seulement de formuler.

Or, cette attitude sociale envers la vie, nous pouvons la retrouver dans l'attitude individuelle de certains hommes ; mais alors ce qui était vague et inévaluable devient précis et nuancé ; nous assistons à des agencements d'idées et de principes, que, dans le domaine collectif, nous devons nous contenter de soupçonner.

Voici donc comment, un demi-siècle avant que la philosophie pragmatique se fût constituée, il nous est possible de rencontrer un poète chez qui

¹ *L'Angleterre Moderne*, p. 278.

des tendances pragmatiques sont perceptibles. Ces tendances, nous les étudierons chez Clough, sans d'ailleurs négliger celles qui s'ajoutent à elles, qui réagissent sur elles et qui, plus d'une fois, viennent les modifier. Mais, préalablement, pour donner toute sa signification à ce chapitre de la pré-histoire du pragmatisme anglais, pour marquer avec netteté jusqu'à quel point les poèmes de Clough sont imprégnés de pragmatisme, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler sommairement quels sont les traits essentiels de la doctrine actuelle ; malgré tout, quand nous parlerons de tendances pragmatiques, c'est sans cesse à celle-ci que nous serons ramenés par la pensée ; que nous le voulions ou non, cette doctrine est pour nous la toile de fond sur laquelle va ressortir chacune des attitudes de Clough.

Le fondement du pragmatisme contemporain, c'est un renversement presque complet de notre notion courante de la vérité. Jusqu'ici nous avons cru que les lois, c'est-à-dire les rapports que notre intelligence avait su créer entre les phénomènes, étaient une expression de la réalité, se calquaient littéralement sur les faits, n'en laissaient échapper aucun individuellement. Or, le pragmatisme découvre d'abord que les vérités qui nous semblent les plus indiscutables ne sont souvent fondées que sur des concepts, que l'on a substitués aux objets eux-mêmes. Certes, les concepts peuvent, selon lui, avoir une valeur, mais c'est une valeur pratique,

utilitaire ; ils peuvent, lorsque nous les groupons et les coordonnons, nous permettre de nous frayer un chemin à travers la foule des phénomènes, mais on ne peut dire qu'ils concordent strictement avec la réalité ou avec un ensemble de réalités. Ils sont vrais pour nous autant qu'ils sont utiles ; ils sont un procédé, une *invention*. Mais ce privilège de nous guider, ils le partagent avec une foule d'indications d'une autre espèce et qui ne sont pas du domaine de la raison. Il en résulte que la vérité sera en général la manière de considérer le monde phénoménal la plus féconde pour nous en résultats pratiques. Elle ne sera pas la découverte de ce qui existe, mais le moyen d'utiliser la réalité, d'avancer parmi les choses. Une idée se vérifiera en nous servant avec succès de guide dans l'expérience.¹ La croyance vraie est la croyance bonne, et ce criterium est applicable aux croyances scientifiques, aux croyances morales, comme aux croyances religieuses ou métaphysiques. Par exemple, la conception Déiste ne sera pas supérieure à la conception matérialiste si elle ne nous donne ou ne nous promet rien de plus.² Remarquons d'ailleurs que la vérité conceptuelle n'est pas celle qui serre la réalité de plus près ; celle qui a ce privilège, c'est, au contraire, celle qui se manifeste à nous quand nous suivons le flux de la vie phénoménale, quand notre raison tout abstraite ne

¹ William James. *Le Pragmatisme* (trad. Le Brun), p. 181.

² Ibid., p. 88.

cherche pas à faire disparaître l'incohérence originelle des choses.¹ La continuité de l'ordre du monde se déroule dans les données élémentaires de l'expérience. "En adoptant comme principe d'aller voir ce qu'il y a derrière la fonction conceptuelle, d'aller chercher dans le flux primitif de la vie sensible le véritable aspect de la réalité, une issue s'ouvre devant nous... Les pulsations concrètes de l'expérience n'apparaissent nullement comme parquées dans les limites déterminées où se trouvent enfermés les concepts que nous leur substituons. Elles courent se jeter les unes dans les autres et semblent se pénétrer mutuellement, sans aucune solution de continuité. Ce qui en elles est relation se distingue malaisément des termes mis en relation. Il n'en est pas une que vous éprouviez intérieurement comme simple, et il n'y en a pas deux dont vous sentiez qu'elles se rencontrent sans aucunement se confondre. Pas une seule donnée, si minime soit-elle, qui n'offre ce mystère, si mystère il y a. La plus infime de nos impressions se présente comme ayant une première phase et une phase ultérieure qui forment un processus continu dont nous avons le sentiment." ²

Le pragmatisme est donc, dans ses conséquences comme dans sa substance, une doctrine de l'action. Mais par action, gardons-nous d'entendre *action extérieure*. Il n'affirme à aucun moment qu'agir soit

¹ William James, *Philosophie de l'Expérience*, p. 265.

² Ibid., p. 271.

meilleur que penser. Il n'assigne pas un domaine aux idées et un autre aux faits. Il ne se détourne pas des pures spéculations ; mais il demande que nous inclinions vers la forme de vérité qui, si elle inspire notre conduite, fera surgir de nous-mêmes ce que nous contenons de meilleur et de plus efficace. Il donne, d'autre part, aux moindres expériences de notre vie une valeur non seulement positive, mais métaphysique. C'est dans le *développement* même de chaque acte que s'affirme la continuité du monde organique, dont le monisme conceptualiste ne peut donner aucune explication satisfaisante.

Pour que des tendances pragmatiques soient perceptibles chez un poète, il faudra donc d'abord que la notion même de l'action tienne une place importante dans son œuvre, et que vers elle converge plus d'un conflit psychologique ; il faudra ensuite que cette notion se soit présentée à l'auteur alors qu'il recherchait la vérité pour elle-même, et qu'il l'ait acceptée, non parce qu'elle le satisfait d'instinct, non à cause des avantages positifs qui y sont attachés, mais bien parce qu'elle donne à sa curiosité ou à son inquiétude une satisfaction aussi évidente, aussi totale, que celle que fournirait à un individu de tempérament différent une solution fondée sur la connaissance de l'absolu, sur un arrangement définitif et sans lacune de l'univers. Si le pragmatisme et l'intellectualisme, en tant que doctrines, en tant que conclusions de recherches

philosophiques, semblent s'exclure, par contre il est clair qu'une *tendance* intellectualiste ne nuira pas nécessairement à l'éclosion d'une tendance pragmatique. Ce sera le but de notre travail de montrer comment ces deux tendances se combinent chez Clough.

D'ailleurs, au lieu de mettre en œuvre des concepts, au lieu de ne considérer les choses que dans des rapports simples et abstraits, ne peut-on pas admettre que l'intelligence elle-même parvient à réaliser, entre le monde intérieur et celui du dehors, des accords plus intimes et plus subtils que ceux que permettent d'établir les données de la raison pure. Ce qu'il y a, dans le pragmatisme, d'intuition, de sympathie avec la réalité en mouvement, ne peut-il pas répondre à un besoin tout aussi naturel, tout aussi spontané de l'intelligence, désireuse d'entrer en contact avec les faits, d'en suivre le cours, que celui qui la pousse à arrêter la vie phénoménale, pour y retrouver un ordre concordant avec celui de l'esprit. C'est en nous plaçant à un tel point de vue que nous pourrions comprendre la position de Clough. Il a le respect de son moi, il a le culte désintéressé de la vérité ; mais, d'autre part, ce moi a tant de moyens de communiquer avec les réalités concrètes du monde extérieur et avec les suggestions du monde intérieur, il est si souple, si sincère, si tendre, si délicat, qu'on se méprendrait gravement en dépeignant ses tendances comme analogues à celles de l'intellectualisme rationaliste.

Mais nous ne devons pas oublier que c'est sur le fonds de ses propres sensations, lesquelles sont considérées selon l'ordre et selon l'importance qu'elles revêtent pour lui, que travaille le poète. Ses matériaux, c'est, non pas tout ce que l'expérience peut fournir, mais tout ce qu'en fait elle lui fournit ; or, ces matériaux, il les dispose à son gré, selon les besoins de sa conscience, et non point dans un ordre rigoureux, en vue de faire pièce à un système antérieur ou contemporain. Clough ne réfute pas ; il crée. Ses tendances pragmatiques, ses tendances intellectualistes ne sont qu'autant de formes de son inspiration. Sa philosophie n'est pas maintenue dans une armature solide ; elle n'est pas faite pour l'attaque, ni même pour la défense ; elle n'est pas ramassée autour d'un point central, et ses meilleurs arguments sont ceux qu'elle esquisse à peine. Or, il est évident que le pragmatisme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, doctrine et méthode, tel qu'un William James, par exemple, le définit, est caractérisé par un travail de critique autant que par un effort constructif. Il lui suffit, pour que la victoire lui soit presque entièrement acquise, d'avoir ruiné la conception rationaliste de l'univers, d'avoir montré comment le monisme conceptualiste et panthéiste laisse échapper, comme aux travers des mailles d'un filet, la vie fluide, toujours en mouvement, jamais identique à elle-même, d'avoir établi que, lorsque nous recouvrons

du terme *absolu* la masse des phénomènes particuliers, nous nous dupons nous-mêmes, puisque nous prenons pour une chose substantielle ce qui n'est qu'un simple mot. Certes, tout ce travail de critique et d'approche est absent chez Clough. C'est d'une façon intuitive, et non par un procédé logique, qu'il arrive à une philosophie de l'intuition. Il ne tente pas de pousser l'adversaire dans ses retranchements, et la plupart du temps il ne semble point même se douter que ce qu'il exprime puisse être combattu. Accessible à tous les doutes et à toutes les inquiétudes de son temps, il ne cherche pas à nous convaincre, mais à se satisfaire. Il sent combien la vie est complexe, irréductible à des termes simples ; et il en conclut que, pour ne pas perdre contact avec la vie, il faut que notre pensée elle-même corresponde à cette complexité et à cette multiplicité. Il sent que vouloir décrire le Bien en soi, le Vrai en soi est une tentative qui, certes, ne manque pas de noblesse, qui contente même nos secrètes aspirations, mais qui d'avance est frappée de stérilité. Quelque engageante que soit la perspective de ramener à l'unité ce monde qui nous échappe, qui déborde les concepts, dont les contours sont incertains et dont les mille aspects empiètent les uns sur les autres, la vie refuse de se plier à notre désir.

Arriver à faire accepter aux plus délicats d'entre nous le complexe comme la seule réalité, quoi

qu'il nous en coûte, c'est là le thème de l'action qui se déroule dans *Dipsychus*. Montrer que la seule expérience valable est celle que chacun de nous effectue, selon son rang, selon la nature des facteurs infiniment variables qui influent sur sa personnalité, et cela, non pas d'après un critère infaillible, mais d'après toutes les indications qui nous sont fournies par notre cœur et notre esprit *au moment où nous avons la volonté de faire bien*, voilà ce que Clough tente, d'un trait, dans le *Bothie*. Refuser de définir l'absolu, de *situer* en lui la vie phénoménale, mais le considérer comme une influence rafraîchissante ou comme une sorte de cordial ; voir dans la vérité concrète, non pas une ligne uniforme, mais une série de manifestations fragmentaires et discontinues, et déclarer que si elle a une essence, cette essence ne peut être qu'une " chose des profondeurs ", n'est-ce pas ce à quoi nous incite *Ambarvalia* ? Mesurer la valeur des religions, non d'après leur degré de vérité objective, mais d'après leurs effets sur les âmes, n'est-ce pas ce à quoi semble s'appliquer la correspondance d'Oxford ?

D'un premier examen de l'œuvre poétique et de la correspondance de Clough, il ressort que l'homme est double. D'une part, nous voyons qu'il s'intéresse aux menus faits de la vie, même les plus prosaïques, qu'il accepte joyeusement tout ce que l'existence nous offre de réconfortant et de sain ; de l'autre, nous trouvons chez lui une âme hésitante, accessible à toutes les craintes, et n'en triomphant qu'après s'être elle-même déchirée dans la plus cruelle des analyses. Rien n'est, à ce point de vue, plus déconcertant qu'une lecture consécutive des meilleures pages du *Bothie of Tober-na Vuolich* et des meilleures pages de *Dipsychus*. Nous trouvons dans le *Bothie* un tableau reposant où souffle la brise rafraîchissante des montagnes d'Ecosse, un paysage limpide, coupé d'eaux glacées dans lesquelles se jouent les jeunes corps d'une troupe d'étudiants en vacances, une morale facile qu'un maître grave et bon formule sans effort, comme si elle était dictée par le sens commun ; *Dipsychus*, au contraire, que l'on a, non sans raison, comparé à *Faust*, nous montre comment le cœur humain peut devenir le champ

d'une bataille ardente et serrée entre deux principes irréductibles, auxquels chaque sensation, chaque perception du monde extérieur fournit une arme nouvelle : ici, ni repos, ni répit ; l'action est, non seulement mise au jour, mais conçue dans la douleur. Et ce n'est pas seulement dans les œuvres de longue haleine que cette dualité de tendances se manifeste chez Clough ; elle éclate dans ses œuvres de jeunesse, aussi bien que dans ses lettres d'Oxford et de Rome ; partout nous retrouvons un homme que l'existence inquiète et qu'elle ravit, qui se livre par moments à elle avec une bravoure souriante, tandis qu'à d'autres heures il interrompt ou ralentit sa jouissance pour se demander si tout en lui est bien d'accord, pour écouter si son cœur n'émet pas une indistincte protestation. Le poète a sans cesse l'œil fixé sur lui-même et, dans aucun cas, ne forme avec sa conscience d'accords équivoques ou de pactes douteux. Mais il y a aussi chez lui un courant qui le porte vers l'action, lorsque par intuition il l'a devinée bonne, et qui la lui fait dès lors accomplir avec allégresse. Ainsi, d'emblée, avant que nous ayons à nous demander comment Clough est parvenu à une telle attitude, nous constatons que chez lui l'action n'exclut pas la méditation et que la méditation ne peut jamais aller assez loin pour rendre l'action impossible. L'une ne s'épuise pas en elle-même et ne demeure pas stérile ; l'autre contourne le piège de l'instinct. Clough est aussi

éloigné par tempérament d'une métaphysique ou d'une religion qui ne laisserait pas de place à l'expérience que d'un empirisme qui ne serait point baigné d'infini ; il est rebuté par tous les systèmes, il est en garde contre toutes les croyances qui nous fournissent un criterium de l'action insensible à nos expériences ultérieures et aux transformations de notre moi, qui considèrent la vérité, non comme en train de se faire ou comme devant nous être un jour révélée, mais comme déjà faite, qui regardent non en avant, mais en arrière ; mais, d'autre part, le poète a le sentiment immédiat qu'il existe une solution pratique convenant à toutes les difficultés qui se présentent à mesure que la vie se déroule ; il admet que, s'il est impossible de définir *à priori* les caractères que doit présenter toute action pour être bonne, du moins nous possédons en nous-mêmes assez de ressources pour découvrir, lorsque les circonstances nous pressent, quelle action est la bonne. Ne sentons-nous pas dès lors que Clough, dont la personnalité est un composé d'éléments qui coopèrent sans se fondre, peut être rangé, sans que nous forcions ses tendances, sans que nous altérions sa physionomie, parmi les précurseurs du pragmatisme ?

Cette double personnalité de Clough, son besoin de véracité, sa réserve en face des formes sous lesquelles la vérité lui fut offerte au cours de sa carrière, son attente respectueuse d'une vérité plus ample, sa résolution inébranlable de conserver son

âme intacte pour en faire un jour le digne réceptacle de ce qu'il pressent, et, par contre, la confiance qu'il a intuitivement dans la valeur de certains actes et de certaines aspirations, confiance qui lui permet de demeurer, sans rien compromettre de ses chances de développement futur, en contact avec la vie et avec les hommes de son temps, voilà ce qui va diriger la formation de la pensée philosophique du poète. Mais, pour nous en assurer, il n'est pas besoin de remonter jusqu'à l'œuvre. Si nous nous reportons au précieux témoignage qu'est pour nous la *Vie d'Arthur Hugh Clough* par sa femme (préfixée aux *Poems and Prose Remains*, édit. de 1869, et aussi aux *Prose Remains*, édit. de 1888), nous constaterons qu'il suffit de placer côte à côte les attestations des contemporains de Clough, pour se faire une idée de la dualité de tendances du poète. Voici ce qu'écrit d'abord Mrs Clough :

“ A spirit of doubt and struggle, yet of unshaken assurance in the final conquest of truth and good, is this which forms the very essence of the scepticism of which he is accused (au lendemain de ses premiers poèmes), the truth of which charge, in a certain sense, we do not attempt to deny — nay, we believe that in this quality of mind lay his chief power of helping his generation. But his scepticism was of no mere negative quality — not a mere rejection of tradition and denial of authority, but was the expression of a pure reverence for the inner light of the spirit, and of entire submission

to its guidance. It was the loyalty to truth as the supreme good of the intellect, and as the only sure foundation of moral character. He was absolutely truthful towards his own soul... He ignored no difficulties, he accepted nothing because it was pleasant — he could retain faith in nothing but his own soul..... Such scepticism which consists in reverent waiting for light not yet given, in respect for the truth so absolute, that nothing doubtful can be accepted as truth because it is pleasant to the soul — was his from this time forth to the end of his life. Some truths he doubtless conceived himself to have learnt to *know*, in the course of his life, but his attitude was always chiefly that of a learner. But the scepticism which assumes a negative position from intellectual pleasure in destructive arguments, which does not feel the want of spiritual support, or realise the existence of spiritual truth, which mocks at the grief of others, and refuses to accept their honest experiences as real, was never his. He never denied the reality of much that he himself could not use as spiritual nutriment.”¹ Voici maintenant qui nous renseigne sur le caractère de Clough au cours des années qu’il passa à Oxford, années qui coïncidèrent cependant pour lui, nous le verrons plus loin, avec une période de crise. C’est de la plume de Ward, qui, bien que disciple de Newman, semble avoir été l’un des plus intimes amis du poète, que les

¹ *Life*, p. 15-17.

lignes qui suivent sont écrites : " His one idea seemed always to be, that he should to-day do to-day's duty, and for the rest leave himself in God's hands... Then his singular sweetness of disposition : I doubt if I have anywhere seen this exceeded. Intellectually he struck me as possessing very unusual independence, and (if I may so express myself) straight-forwardness of thought. He was never taken in with shams, pretences, and traditions, but saw at once below the surface. " ¹ Enfin rapprochons de ce jugement, qui porte sur les années de jeunesse du poète, cet autre qui concerne la fin de sa vie : " All who knew him well will bear witness to the strong impression left by his character and by the force and originality of his intellect. He was not prompt to give out distinct opinions or answers to theoretical questions, but he seldom failed to find a practical solution to any immediate difficulty, whether mental or practical. His mind turned more and more to action as its natural relief..... He was a singular combination of enthusiasm and calmness, of thoughtfulness and imagination, of speech and silence, of seriousness and humour. He had a strong sense of humour, and was always ready to look on this side of the daily incidents of life ; and his friends will long remember his genial smile, and his hearty, almost boyish, laugh. The brightness, and the sunny sweetness of his temper, gave cheerfulness

¹ *Life*, p. 18-19.

to what might otherwise have been too serious a temperament, for though not specially anxious in personal things, yet the habit of his mind, his high-wrought conscientiousness and susceptibility of feeling, rendered him liable to be deeply impressed by the sad things of the world, the great difficulties especially of modern social life, which were in truth to him 'a heavy and weary weight'."¹

¹ *Life*, p. 49.

III

Les poèmes de Clough qui furent écrits au début de son séjour à Oxford, nous le montrent luttant contre toutes les forces dissolvantes qui montent à l'assaut de sa personnalité.

Le contraste entre la première éducation de Clough et sa vie d'*undergraduate* à Oxford, entre l'idée que, sous la double influence de sa mère et du D^r Arnold, il s'était faite de la religion et celle que le mouvement tractarien fait surgir devant lui avec une force si troublante qu'il déclara par la suite avoir été pendant un moment "like a straw drawn up the draught of a chimney",¹ devait nécessairement interrompre tout ce qui chez le jeune homme aurait pu être croissance normale et spontanée. "The accident of his passing from the Rugby of Arnold to the Oxford of Newman and Ward, drove him, while he ought to have been devoting himself to the ordinary work of an undergraduate reading for honours, and before he had attained his full intellectual development, to examine and in some degree draw conclusions

¹ *Life*, p. 15.

concerning the deepest subjects that can occupy the human mind. This must be felt to have been a serious disadvantage." ¹ Nous montrerons par la suite avec plus de détails comment Clough sut se dégager de l'attirance du Mouvement d'Oxford et comment il sortit de l'Université plus maître de lui-même qu'il n'y était entré ; pour l'instant, contentons-nous de marquer les causes du malaise qui envahit le poète lorsqu'en 1837 il fut admis au Balliol College. Ce que la mère de Clough recherchait surtout dans la vie religieuse et ce qu'elle s'était efforcée de faire admirer par son fils, c'était son pouvoir de rayonnement, sa capacité d'élever les âmes en les pénétrant d'amour. Une lettre de la sœur de Clough en fait foi : "She loved what was grand, noble, and enterprising, and was truly religious. She early taught us about God and duty, and having such a loving earthly father (Miss Clough dit autre part que son père "was most affectionate, loving, and watchful over his children"), it was not difficult to look up to a Heavenly one." ² L'épithète "religious", que nous trouvons appliquée dans cette lettre à la mère de Clough, ne convient-elle pas également à l'homme sous la douce, mais ferme tutelle duquel Clough fut placé après son départ de Charleston : le D^r Thomas Arnold ? Cette épithète sous-entend, certes, l'acceptation des principaux

¹ *Life*, p. 14.

² Cité *Life*, p. 9.

enseignements du Christianisme, mais elle indique surtout que les moindres ressorts de la pensée, les plus intimes recoins de la conscience sont imprégnés de l'esprit chrétien ; cet esprit s'attache à nous, donne une portée spéciale à chacun de nos actes et de nos gestes. Auprès de cette influence toujours présente, auprès de ce beaume qui s'infiltré dans notre vie de chaque jour, les pratiques extérieures, les dogmes eux-mêmes, perdent singulièrement de leur relief. Leur fixité, leur formalisme, l'importance qu'ils donnent à la répétition ponctuelle de la même action en un même temps et en un même lieu, contredisent justement ce qu'il y a de fluide, de pénétrant, d'humain dans la conception religieuse qui distinguait le D^r Arnold et ses disciples. En outre, ceux-ci n'admettaient pas que la foi religieuse fût imposée par un acte d'autorité. Elle ne venait pas à nous ; c'était nous qui allions à elle. Nous la rencontrions sur la route que suit l'intelligence quand elle est en quête de lumière. Le libre examen des faits, la culture de toutes nos facultés ne nuisent donc pas à la foi ; bien au contraire, ils nous rapprochent d'elle et augmentent notre ferveur quand enfin nous l'avons rencontrée. L'ennemi, pour le D^r Arnold, c'est le fanatisme. A côté des dangers qu'il présente, ceux de l'intellectualisme, même quand il est outré, sont bénins. Et, quelques mois après l'arrivée de Clough à Oxford, ce que le maître recommande surtout à l'ancien élève, comme le seul antidote capable de conjurer

le péril qui le menace, c'est de cultiver au plus haut point ses capacités spirituelles. Il écrit : " I am quite sure that it is a most solemn duty to cultivate our understandings to the uttermost, for I have seen the evil moral consequences of fanaticism to a greater degree than I ever expected to see them realized ; and I am satisfied that a neglected intellect is far oftener the cause of mischief to a man, than a perverted or over-valued one..... Remember the words, ' Every scribe instructed to the kingdom of God, is like unto a householder who bringeth out of his treasure, things *new and old* ; that is, who does not think that either the four first centuries on the one hand, nor the nineteenth century on the other, have a monopoly of truth. " ¹

Au contraire, avec le mouvement d'Oxford, qui atteint son apogée au moment où Clough entre au Balliol College, dogmes et ritualisme surgissent au premier plan, s'identifient en quelque sorte avec la religion. N'est-ce pas Newman qui écrit dans son *Apologia* : " From the age of fifteen, dogma has been the fundamental principle of my religion : I know no other religion ; I cannot enter into the idea of any other sort of religion ; religion, as a mere sentiment, is to me a dream and a mockery ? " ² Responsable, le chrétien l'est, certes, envers lui-même pour Newman, mais il ne faut pas qu'il

¹ Cité Waddington : *Arthur Hugh Clough*, p. 83.

² *Apologia*, p. 49.

croie avoir satisfait à tous ses devoirs quand il a répondu aux exigences de sa propre conscience. Il doit faire preuve d'une autre obéissance tout extérieure. Il faut qu'il se soit entièrement soumis aux instructions de celui qui est son supérieur immédiat dans la hiérarchie ecclésiastique, son pasteur s'il est simple fidèle, son évêque s'il est prêtre : " I loved, écrit Newman, to act as feeling myself in my Bishop's sight, as if it were the sight of God. It was one of my special supports and safeguards against myself ; I could not go very wrong while I had reason to believe that I was in no respect displeasing him. It was not a mere formal obedience to rule that I put before me, but I desired to please him personally, as I considered him set over me by the Divine Hand. " ¹

Transplanté ainsi, à un âge où les curiosités sont plus fortes que les convictions, sur un terrain très différent de celui qu'il vient de quitter, ne trouvant, dans aucune des deux conceptions religieuses qui s'entrechoquent en lui-même le point d'appui qu'il lui faudrait, car l'une n'a pas encore eu le temps de porter ses fruits, et l'autre, malgré certaines séductions, contrarie le pli inné de son tempérament, Clough, incertain, oscillant entre des principes qui semblent s'exclure, va d'abord avoir la sensation que nul lien n'existe entre lui-même et le monde qui l'entoure ; puis nous le verrons forger avec ses moyens propres — cédant d'ailleurs à la double

¹ *Apologia*, p. 50.

tendance que nous avons relevée chez lui — l'instrument délicat qui lui permettra de se diriger.

“ To thine own self be true ”. Tel est le principe qu'il formulera plus tard, mais sur lequel il règle déjà sa conduite. Il est pourtant singulier, au premier abord, que le poète choisisse l'heure même où il sent avec le plus d'intensité le désaccord qu'il y a entre le monde extérieur et son moi intime, pour se tourner vers ce moi comme vers son seul secours. Mais il satisfait ainsi une sorte de besoin moral. Il ne met aucune vanité dans son acte. Il ne sortirait pas de son incertitude et de son trouble en créant facticement en lui-même un équilibre qu'il imposerait ensuite comme une vérité au monde sensible. Ce manque de liaison entre les choses et lui est objectivement le thème d'une philosophie négative ; mais, subjectivement, en tant qu'exprimant un état d'âme du poète, il prend une valeur positive, il devient une indication précise, correspondant à une réalité et dont il peut tirer quelque chose. La position que choisit Clough est peut-être la moins consolante, mais elle est aussi la moins stérile : elle permettra à *tous* les éléments de sa conscience de se dégager par la suite un à un, puis de s'intégrer. D'ailleurs, Clough tient surtout, nous l'avons dit, à éliminer de lui-même toute trace de mensonge et de dissimulation, afin de pouvoir être un jour le réceptacle de vérités qu'il n'a pas encore perçues, mais qui, plus tard, pourront s'offrir à lui. Il a, en quelque sorte,

l'intuition d'une future révélation. Entre les choses et lui, il ne veut pas que soit tendu le voile léger de l'illusion. A l'âge où l'esprit est facilement séduit par toute explication générale, Clough est en garde contre les synthèses hâtives. Il consent à laisser vivre à la fois en lui l'évident et le mystérieux, ce qui est perçu et ce qui est senti. Il veut donner à chaque sensation, à chaque perception, à chaque aspiration *la valeur réelle qu'elle a pour lui*. Ne point forcer notre nature, ne point paralyser notre esprit en l'accablant du poids de textes dont l'authenticité n'est pas certaine, ne pas l'anesthésier d'autre part par des pratiques ou des rites qui, quelque effet qu'ils puissent avoir sur les sens ou l'imagination, quelque adoucissement qu'ils apportent à l'âme meurtrie en quête d'idéalisme, compromettent irrémédiablement notre liberté d'avenir et nous font rejeter comme inutiles nos plus précieux instruments de recherche : voilà ce à quoi Clough s'attache dans son œuvre de 1836-1852. Il entend ne pas dépasser l'expérience personnelle, mais en comprenant par là l'expérience intuitive, aussi bien que l'expérience concrète ; il entend ne rien accepter qui n'ait, en quelque sorte, été filtré au préalable par sa conscience. Il veut que son âme puisse, sans avoir à renier ce qui aujourd'hui l'a frappée comme vrai, rester ouverte et accessible à la vérité que demain lui apportera.

IV

Ce n'est pas dire que le poète ait aisément surmonté ce qui pour d'autres serait insurmontable. Plus d'un malaise et plus d'un déchirement précèdent l'éclosion de sa philosophie de l'action, telle qu'elle se dégage du *Bothie* et du petit poème *Qui Laborat Orat*. Cette personnalité qu'il veut maintenir intégralement sincère, n'est-elle pas elle-même dépendante d'un univers dont elle ne possède pas la clé et qui, pourtant, réagit dès à présent sur elle ? A chaque minute, dans l'action, dans le repos ou dans le rêve, il faut qu'elle s'en assimile une partie ; sans lui, elle n'est plus qu'une pauvre abstraction. Comment concilier l'idée que notre attitude morale et intellectuelle doit être une attitude de réserve et d'attente, et le sentiment que chaque instant de notre vie, de cette vie où nous devons, malgré nous, jouer un rôle, s'écoule pour ne jamais revenir, qu'il nous faut, chaque fois que l'heure sonne, consommer l'irréparable ? C'est ainsi que la notion d'une dette morale se présente à Clough. Nous contractons, à mesure que nous respirons, une dette envers la nature ; mais comment la payer puisque nous ne savons pas ce que la nature exige

de nous, ni même s'il y a entre elle et nous une commune mesure ? Sans doute, il est à cette inquiétude un dérivatif ; l'idée que nous avons traité nos semblables avec équité, que notre âme déborde de pitié humaine, suffit dans certains cas à atténuer momentanément l'impression que nous n'avons pas le *droit* de goûter à ce que la nature nous offre de réconfortant et d'aimable. Il n'y a plus alors, à proprement parler, de rapport entre la nature et nous ; le besoin d'expansion, de sympathie pour nos semblables — force qui vient de nous — rejaillit sur le monde extérieur, le colore différemment, le modifie, l'humanise. C'est ce que Clough exprime dans un petit poème de 1836 intitulé *An Evening Walk in Spring*. Par une fraîche matinée d'avril, alors que ses oreilles sont pleines du chant des oiseaux et que ses yeux voient les feuilles surgir des jeunes pousses, son cœur, lui, reste insensible :

The leaves were shining all about,
 You might almost have seen them springing ;
 I heard the cuckoo's simple shout,
 And all the little birds were singing.
 It was not dull, the air was clear,
 All lovely sights and sounds to deal,
 My eyes could see, my ears could hear,
 Only my heart, it would not feel... ¹

mais que l'auteur songe, en voyant une chaumière perdue dans un bouquet de hêtres, à un malade

¹ *Poems* (Macmillan, 1909) p. 3.

qui souffre quelque part, aux mains pieuses qui le soignent, qu'une larme vienne à couler, et son état de trouble se dissipe ; le paysage prend une valeur nouvelle.

And then there came the thought of one
 Who on his bed of sickness lay,
 Whilst I beneath the setting sun
 Was dreaming this sweet hour away.
 I thought of hearts for him that beat,
 Of aching eyes their watch that kept ;
 The sister's and the mother's seat—
 And oh ! I thought I should have wept.
 And oh ! my spirit melted then,
 The weight fell off me that I bore,
 And now I felt in truth again
 The lovely things that stood before.¹

Ainsi se fait sentir la réaction du monde intérieur sur le monde extérieur. C'est là un fait que Clough constate sans essayer de le démontrer : il semble qu'à certains moments il n'est pas besoin que le monde soit *compris* de nous pour que nous nous y sentions à l'aise. Si par une expérience limitée, portant sur un événement de la vie quotidienne, nous avons pu faire naître en nous-mêmes une certaine harmonie, notre imparfaite connaissance de la nature cessera de nous tourmenter. Il faut, du reste, bien spécifier que Clough ne croit pas que le spectacle de la nature suffise pour nous rendre meilleurs ; même notre

¹ *Poems*, p. 4.

moi contemplatif n'est pas une substance neutre et plastique ; il dépend d'un autre moi, complet celui-là, riche de toutes nos sensations antérieures, ayant déjà reçu l'empreinte de la vie morale et de la vie sociale. Et si nous voulons jouir d'un instant de quiétude au milieu de tout ce qui nous entoure, il faut d'abord qu'un équilibre relatif se soit créé en nous, qu'en un mot nous ayons chassé de nous le péché, qui n'est pas pour Clough l'effet de notre désobéissance à un ordre impératif, mais une simple modification subjective que subit notre être, lorsqu'en lui sont taries les sources de l'émotion et de l'action. D'ailleurs, *An Evening Walk in Spring* ne fait point réellement partie de ce qui fut pour Clough une période de crise ; dans la courbe de la pensée du poète, ce petit morceau se trouve, tout imparfait qu'il soit, placé au niveau du *Bothie* ; la même morale saine et vigoureuse s'y reflète, et nous prévoyons déjà quelle sera la solution vers laquelle Clough penchera ; mais, dans un cas, nous sommes au point de départ, dans l'autre au point d'aboutissement d'une évolution.¹ Sans doute, l'habitude de l'action, une croyance absolue en sa

¹ Assez voisine de l'inspiration de *An Evening Walk* est celle du poème *Revival* écrit en 1839, mais il n'y a dans ce dernier qu'un rappel de sensations anciennes. Cf. aussi *Χρυσέα κλης ἐπὶ γλώσσα*:

If, when in cheerless wanderings, dull and cold,
A sense of human kindness hath found us,
We seem to have around us
An atmosphere all gold, etc.

Poems, p. 20.

force souveraine, pourront suffire à rendre de moins en moins douloureuse pour Clough l'idée qu'il n'y a qu'une concordance des plus imparfaites entre nos besoins et ceux de la nature, entre notre conception de la vérité et la vérité à laquelle le monde se soumet. Mais à une époque de jeunesse, où la sensibilité et l'esprit de recherche sont surtout en éveil, n'est-il pas légitime que le fait de ne pouvoir situer, sauf durant de brèves périodes émotionnelles, les vérités partielles, objectives ou intuitives, au milieu de la vérité totale, le fait d'être vis-à-vis de la nature dans une position instable, suffise à troubler presque toutes les heures d'un être délicat ? Quelle honte et quel désarroi pour le poète s'il avait fait fausse route, si ses joies et ses espoirs légers n'étaient que des larcins dont il lui faudrait quelque jour rendre compte !

..... Like a child

In some strange garden left awhile alone,
 I pace about the pathways of the world,
 Plucking light hopes and joys from every stem,
 With qualms of vague misgiving in my heart
 That payment at the last will be required,
 Payment I cannot make, or guilt incurred,
 And shame to be endured.¹

Et, dans un geste exquis de pudeur juvénile, incapable de supporter plus longtemps le reproche

¹ Blank Misgivings of a Creature moving about in Worlds not realised, VI, 1841. *Poems*, p. 14.

muet des choses et le regard narquois des étoiles,
Clough demande à la nuit de le cacher dans les
plis de sa robe :

O kind protecting Darkness ! as a child
Flies back to bury in its mother's lap
His shame and his confusion, so to thee,
O Mother Night, come I ! within the folds
Of thy dark robe hide thou me close ; for I
So long, so heedless, with external things
Have played the liar, that whate'er I see,
E' en these white glimmering curtains, yon bright stars,
Which to the rest rain comfort down, for me
Smiling those smiles, which I may not return,
Or frowning frowns of fierce triumphant malice,
As angry claimants or expectants sure
Of that I promised and may not perform,
Look me in the face ! O hide me, Mother Night ! ¹

Mais si nous nous reportons aux autres poèmes de la même époque, il nous est relativement aisé de constater que Clough dispose déjà d'un certain nombre d'éléments positifs, parmi lesquels il n'aura qu'à puiser pour parvenir à se dégager lentement de l'état de dépression dans lequel il se trouve. Ces éléments, effectuons-en rapidement l'inventaire.

Clough se défie d'abord de tout système, de toute interprétation dogmatique de l'ordre du monde. Il condamne les théories philosophiques qui veulent canaliser, immobiliser la vérité. La

¹ Ibid., VIII. *Poems*, p. 15.

Sagesse, la Puissance ont pour principal attribut de se renouveler sans cesse, d'être toujours en mouvement. Ce qui tente d'arrêter la vérité, force des profondeurs, courant alimenté à chaque instant par des averses célestes, ne peut aboutir qu'à la ruine de l'esprit :

Away, haunt thou not me,
 Thou vain Philosophy !
 Little hast thou bestead,
 Save to perplex the head,
 And leave the spirit dead.
 Unto thy broken cisterns wherefore go,
 While from the secret treasure-depths below,
 Fed by the skiey shower,
 And clouds that sink and rest on hill-tops high,
 Wisdom at once, and Power,
 Are welling, bubbling forth, unseen, incessantly ?
 Why labour at the dull mechanic oar,
 When the fresh breeze is blowing,
 And the strong current flowing,
 Right onward to the Eternal Shore ? ¹

Mais si nous sentons avec notre âme cette vérité riche, généreuse, bouillonnante, qui n'a rien d'une notion desséchée, c'est sous une tout autre forme qu'elle se présente directement à notre connaissance. Là, il nous faut nous contenter d'aspects fragmentaires, d'une multitude de particules brillantes qui constituent justement les points

¹ In a Lecture-Room, 1840. *Poems*, p. 11.

d'émergence de la vérité à la surface de la vie concrète. Mais ces points, nous pouvons les rattacher par la pensée au fil continu, ou au bloc puissant de la vérité ; la connaissance des premiers peut nous donner l'intuition des seconds. La vérité d'expérience est une vérité pluraliste, la vérité sentiment est une vérité moniste :

Truth is a golden thread, seen here and there
 In small bright specks upon the visible side
 Of our strange being's party-coloured web.
 How rich the converse ! 'Tis a vein of ore
 Emerging now and then on Earth's rude breast,
 But flowing full below. Like islands set
 At distant intervals on Ocean's face,
 We see it in our course ; but in the depths
 The mystic colonnade unbroken keeps
 Its faithful way, invisible but sure. ¹

En fait, il ne semble pas que, des deux formes de vérité, l'une doive nuire à l'autre aux yeux de Clough ; la seconde, au contraire, aidera le poète à supporter la première et à donner à la vie une signification plus profonde que celle qu'elle revêt concrètement ; dans cette fusion tout intime, dans le demi-jour de la conscience, du général et du particulier, de l'absolu et de l'individuel, Clough trouvera sa principale raison d'espérer. Il ne réduira pas les faits à un même principe, il n'uni-

¹ The Thread of Truth. *Poems*, p. 6.

fiera pas ses tendances, il ne fera pas converger ses actions vers un critère nettement, objectivement caractérisé ; mais, sous les faits, derrière les actions, un courant, une influence existera qui les soutiendra, qui les empêchera de dévier, qui mènera l'homme d'abord vers le mieux, puis — du moins la foi du poète le porte à le croire — vers la vérité totale. En morcelant la vérité pour les usages de la vie pratique, Clough se montre indubitablement pragmatiste, mais il semble qu'ensuite, quand il laisse parler son cœur, il dépasse son premier point de vue. Pourtant, dans cette distinction elle-même, plus d'une réserve s'impose. On peut, d'une part, soutenir que si le poète conçoit la vérité comme s'offrant à nous fragmentairement, du moins il n'accorde pas à ses manifestations partielles une autonomie réelle, puisqu'il les rattache à une vérité centrale, dont la nature nous échappe, mais qui ne nous touche pas moins. Par contre, on peut alléguer que la vérité absolue étant seulement sentie, elle n'a rien d'une notion, ni d'un concept ; la réalité flotte sur elle, mais elle laisse intacte la réalité ; l'interprétation pragmatique du poème de Clough sera donc, si une interprétation apparaît d'ailleurs nécessaire, la plus satisfaisante.

N'oublions pas, du reste, que c'est le poète autant que le philosophe qui parle ici chez Clough, et que c'est la sensibilité, plus encore que la raison de celui-ci, qui donne une existence à l'absolu. Il

est bon que l'action trouve une contre-partie spirituelle ; rien n'est changé sans doute à sa nature, mais n'avons-nous pas avantage à savoir que nous pouvons sans danger agir avec spontanéité, sûrs que quelque part, bien loin, dans l'inconnu, tous nos efforts, en apparence disparates, convergent et vont retrouver les lois éternelles ? Est-il indifférent pour nous que ces paillettes d'or dont nous parlions plus haut aient été semées nonchalamment par un Génie qui ne sait où il va, au lieu d'être les parcelles du fil ténu de la vérité, qui court, ici visible, là caché, dans le tissu de nos existences ?

Mais, dans un autre poème de la même époque, nous voyons Clough revenir sur ce problème de l'absolu, en tant qu'il intéresse nos activités pratiques. Cette fois, cependant, il ne s'agit plus du vrai en soi, mais du souverain bien ; or, en ce qui concerne ce dernier, notre conscience nous suggère directement des images qui nous semblent plus facilement acceptables que lorsque nous recherchons la vérité, puisqu'elles ne sont plus du ressort de l'intelligence, et, par là même, offrent moins de prise à la critique. Le poète s'est forgé certaines de ces images et il les compare d'abord, à leur désavantage, aux réalités du devoir quotidien. Doit-il se prévaloir de cette opposition pour rester inactif ? L'action idéale portera-t-elle préjudice à l'action concrète ? Clough, au contraire, pour se ménager une sorte de détente morale, suivra-t-il la route en apparence la plus facile ?

I have seen higher, holier things than these,
 And therefore must to these refuse my heart,
 Yet am I panting for a little ease ;
 I'll take, and so depart.

Cependant le poète n'a-t-il pas un moyen de se livrer, tout en se réservant ? S'il maintient intacte l'idée qu'il s'est faite du bien, si, par l'esprit, il continue à vivre dans son rêve, ne purifiera-t-il pas l'action à laquelle il a dû se résoudre, bien qu'elle ne le satisfît pas ? Mais ici un nouveau scrupule se glisse en lui. Quelle garantie a-t-il qu'après cette acceptation son cœur maintiendra ses aspirations dans leur état de pureté primitif ? Dans ce cas, rien ne subsistera plus que l'acte, définitivement consommé, et, avec l'acte, le remords, qui survit en nous, même quand l'idée du bien s'y est oblitérée. De telle sorte qu'une fois encore, le poète se trouvera avoir une dette envers Dieu et envers la Nature :

Ah, hold ! the heart is prone to fall away,
 Her high and cherished visions to forget,
 And if thou takest, how wilt thou repay
 So vast, so dread a debt ?

How will the heart, which now thou trustest, then
 Corrupt, yet in corruption mindful yet,
 Turn with sharp stings upon itself ! Again,
 Bethink thee of the debt !

Mais Clough parvient à sortir d'un tel dilemme.
 Comment ? En isolant l'absolu de la zone de l'ac-

tion ; l'absolu existe, mais dans une sphère inaccessible ; ses attributs, nous les ignorons ; il ne peut donc servir comme second terme dans une comparaison de ce que nous sommes incités à faire et de ce que nous pourrions faire.

— Hast thou seen higher, holier things than these,
And therefore must to these thy heart refuse ?
With the true best, alack, how ill agrees
That best that thou would'st choose !

The Summum Pulchrum rests in heaven above ;
Do thou, as best thou may'st, thy duty do :
Amid the things allowed thee live and love ;
Some day thou shalt it view. ¹

¹ Τὸ καλὸν, 1841. *Poems*, p. 19.

V

Le dénouement que Clough semble donner à cette toute première crise, qui est à la fois morale et métaphysique, est donc un dénouement qu'on pourrait qualifier de pragmatique. Le poète déplace volontairement sa position. Au lieu de faire dépendre plus longtemps ce qu'il connaît de ce qu'il ne connaît pas, au lieu de sacrifier le relatif à l'absolu, il fait d'abord la part du premier. Il délaisse la solution unique qui recule sans cesse devant lui, pour ne s'occuper que des secours qui s'offrent à lui dans la réalité, ou plutôt dans la double réalité : celle qu'il voit et celle qu'il sent.

Le sentiment d'un désaccord entre l'esprit et la vérité totale, entendue comme objet de connaissance, voilà le facteur négatif dans la formation philosophique de Clough. Mais ce facteur est largement contre-balancé par deux facteurs positifs : d'abord, une perception intuitive, ressortissant à la conscience seule, de la même vérité totale, puis la capacité pour le poète de créer une véritable harmonie entre son être et la foule des vérités partielles. Dès lors, puisque Clough n'est plus guidé par une réalité objective, embrassant tout le

timides par lesquelles s'expriment les demandes de notre conscience et de notre personnalité, et à leur substituer quelque chose que nous créons par un acte de volonté, mais qui n'est pas vraiment issu de nous. Parfois, sous prétexte que tout, autour de nous, est contradictoire et flottant, que les postulats de la science ne sont que des hypothèses démenties aussitôt qu'é émises, que nos sens même s'entendent pour nous égarer, nous inférons que les données de notre moi intime sont également sans fondement ; nous nous résolvons à nous imposer, loin des contingences, loin des joies et des douleurs passagères, une loi qui est *notre* loi, qui est bonne parce que nous l'avons voulue. Cette façon de dominer la réalité peut séduire, au premier abord, l'âme tendre, qui est prête à croire à tout plutôt qu'à la valeur pratique de ses scrupules et de ses hésitations ; mais bientôt celle-ci s'aperçoit que l'action lui est devenue tout extérieure, qu'elle ne la contrôle plus. Elle s'en trouve complètement détachée, elle ne se retrouve pas en elle. Une telle morale ne peut être longtemps la morale de ceux qui, comme Clough, conservent toute leur foi en une vérité dont ils sentent la tiédeur sans en connaître la source, et dont chaque action accomplie de bonne foi, avec une joyeuse ferveur, les rapproche un peu ; pour ceux-là, renoncer à notre cœur, tendre et palpitant, un peu fou par instants, lui faire absorber " le tonique d'une saine fierté ", c'est nous priver du seul guide dont la fidélité

ait été déjà éprouvée, c'est, encore une fois, nous mentir à nous-mêmes. La seconde phase dans la recherche de la vérité sera donc occupée chez Clough par un retour en arrière ; son intellectualisme va se faire de plus en plus subjectiviste ; ce que met en œuvre cet intellectualisme, ce n'est pas la raison, faculté qualitativement la même chez tous les individus, mais le moi intégral du poète, composé d'éléments indéfinissables et qui varient sans cesse. La ligne d'action choisie par Clough, ce sera celle qui laissera subsister quelque chose de son effort de libération par rapport au scepticisme ou à la peur de l'action, et qui permettra pour- tant à ses doutes et à ses scrupules de s'exprimer.

Come back again, my olden heart ! —
 Ah, fickle spirit and untrue,
 I bade the only guide depart
 Whose faithfulness I surely knew :
 I said, my heart is all too soft ;
 He who would climb and soar aloft
 Must needs keep ever at his side
 The tonic of a wholesome pride.

Come back again, my olden heart ! —
 Alas, I called not then for thee ;
 I called for Courage, and apart
 From Pride if Courage could not be,
 Then welcome, Pride ! and I shall find
 In thee a power to lift the mind
 This low and grovelling joy above —
 'Tis but the proud can truly love.

Come back again, my olden heart ! —
 With incrustations of the years
 Uncased as yet,—as then thou wert,
 Full-filled with shame and coward fears :
 Wherewith amidst a jostling throng
 Of deeds, that each and all were wrong,
 The doubting soul, from day to day,
 Uneasy paralytic lay.

Come back again, my olden heart !
 I said, Perceptions contradict,
 Convictions come, anon depart,
 And but themselves as false convict.
 Assumptions, hasty, crude and vain,
 Full oft to use will Science deign ;
 The corks the novice plies to-day
 The swimmer soon shall cast away.

Come back again, my olden heart !
 I said, Behold, I perish quite,
 Unless to give me strength to start,
 I make myself my rule of right :
 It must be, if I act at all,
 To save my shame I have at call
 The plea of all men understood, —
 Because I willed it, it is good.

Come back again, my olden heart !
 I know not if in very deed
 This means alone could aid impart
 To serve my sickly spirit's need ;
 But clear alike of wild self-will,
 And fear that faltered, paltered still,

Remorseful thoughts of after days
A way espy betwixt the ways.

Come back again, old heart ! Ah me !
Methinks in those thy coward fears
There might, perchance, a courage be,
That fails in these the manlier years ;
Courage to let the courage sink,
Itself a coward base to think,
Rather than not for heavenly light
Wait on to show the truly right.¹

Pour s'orienter donc à travers la multiplicité des faits, multiplicité qu'il accepte, qu'il ne tente pas de faire disparaître en allant du complexe au simple, du disparate au systématique, le poète aura un instrument parfaitement sensible et précis qui sera sa propre individualité. Comme moyen pratique de direction, Clough utilise son moi ; mais — insistons sur ce point — s'il le fait, c'est pour les nécessités de la vie concrète, puisqu'il vient lui-même de déclarer que l'essence des choses ne peut être ni pensée, ni imaginée. D'ailleurs, il faut convenir que ce processus de formation personnelle paraît rendu singulièrement plus facile pour le poète grâce à sa perception intuitive de l'absolu. Là est pour lui la garantie que le monde n'est pas gouverné par le hasard, mais qu'il est subordonné à une volonté intelligente et prévoyante ; sans doute, cette volonté agit dans un ordre autre que

¹ The Higher Courage. 1840. *Poems*, p. 9.

celui qui nous est dévolu et, en fait, elle peut ne nous fournir aucune aide immédiate, ne pas nous empêcher de douter et de trébucher ; mais pourtant dès l'instant où nous sommes convaincus qu'elle existe, nos actions revêtent un caractère nouveau ; elle détruit le pessimisme et le scepticisme ; elle est la preuve que, par rapport à la vie universelle, ce sont le vrai et le bien qui triomphent. Clough, dans les années qui suivent, reviendra sur ce point avec plus de netteté et de vigueur, mais, déjà dans les morceaux empruntés à la période de sa vie qu'on peut appeler la période de doute, on saisit l'importance qu'a pour lui cette forme de croyance :

Though to the vilest things beneath the moon
 For poor Ease's sake I give away my heart,
 And for the moment's sympathy let part
 My sight and sense of truth, Thy precious boon,
 My painful earnings, lost, all lost, as soon,
 Almost, as gained ; and though aside I start,
 Belie Thee daily, hourly,—still Thou art,
 Art surely as in heaven the sun at noon ;
 How much so e'er I sin, whate'er I do
 Of evil, still the sky above is blue,
 The stars look down in beauty as before :
 It is enough to walk as best we may,
 To walk, and sighing, dream of that blest day
 When ill we cannot quell shall be no more. ¹

¹ Blank Misgivings, II. *Poems*, p. 12.

C'est à la même influence que Clough fait appel quand, un peu plus loin, il supplie Dieu, d'une part, de ne pas laisser la conscience du mal s'affaiblir en lui, et, d'autre part, de lui épargner la sensation que, dans l'accomplissement des actes de la vie quotidienne, il gaspille ce qu'il y a de plus précieux en son âme :

So be it : yet, O Good and Great,
 In whom in this bedarkened state
 I fain am struggling to believe,
 Let me not ever cease to grieve,
 Nor lose the consciousness of ill
 Within me ;—and refusing still
 To recognise in things around
 What cannot truly there be found,
 Let me not feel, nor be it true,
 That, while each daily task I do,
 I still am giving day by day
 My precious things within away
 (Those thou didst give to keep as thine)
 And casting, do whate'er I may,
 My heavenly pearls to earthly swine.¹

¹ Blank Misgivings, IX. *Poems*, p. 18.

VI

Clough nous paraît donc tendre vers l'action individuelle, hors de tout critère absolu ; aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que le malaise qu'engendre l'action individuelle se reflète dans son œuvre. L'auteur d'*Ambarvalia* sent parfaitement qu'une force mystérieuse l'entraîne vers ces vérités subjectives qui prennent un sens spécial pour chaque conscience ; aussi frémit-il lorsqu'il découvre que nous ne pouvons être, à l'heure présente, tout à fait sincères qu'en coupant les fils qui relient notre cœur aux cœurs qui nous sont chers. N'est-ce pas, en effet, le plus souvent en déformant notre nature, en obéissant à des craintes ou à des admirations factices, que nous maintenons, au point de vue intellectuel ou moral, une certaine cohésion entre nous et autrui ?

Ce bien vers lequel nous nous sentons portés quand nous sommes fidèles à nous-mêmes est, du reste, infiniment complexe ; il tient compte de tout ce qu'exige la vie moderne ; il y entre des facteurs positifs ; un jugement sobre, qui ne dédaigne aucun détail matériel, en est la première condition ; notre intuition n'a donc rien à voir

avec l'antique instinct : ce n'est pas une qualité de l'espèce. Alors que Dipsychus cherchera à éviter l'action, telle que le monde l'exige de nous, mélange de grandeur et d'impureté, et tentera de se réfugier dans l'instinct, qui a le privilège de s'ignorer lui-même, il s'écriera :

Ah, if I had a course like a full stream,
 If life were as the field of chase ! No, no ;
 The life of instinct has, it seems, gone by,
 And will not be forced back. And to live now
 I must sluice out myself into canals,
 And lose all force in ducts. The modern Hotspur
 Shrills not his trumpet of ' To Horse, to Horse ! '
 But consults columns in a Railway Guide ;
 A demigod of figures ; an Achilles
 Of computation.¹

L'individu ne progresse, selon Clough, qu'autant qu'il distingue et sépare, dans les données de la conscience et dans celles de la foi, les suggestions immédiates et personnelles, des éléments confus et étrangers qui s'y sont introduits et que, par crainte ou par lassitude, les hommes ont admis sans examen. Mais les éléments personnels se combinent en chacun de nous selon une formule variable. C'est dire que nous ne nous perfectionnons qu'en tendant davantage vers l'unique, et que les régions profondes de notre être deviennent, à mesure qu'elles s'éclairent pour nous, impéné-

¹ Dipsychus: *Poems*, p. 146.

trables pour autrui. Ainsi l'évolution moderne, qui groupe les individus pour l'action, les isole pour la pensée.

Clough, d'ailleurs, sait combien d'énergie il nous faudra pour nous résigner à cette vie individuelle. Pour comprendre toute la gravité de ce nouveau problème, c'est aux poèmes de la même période où Clough traite de l'amour qu'il faut nous reporter. Sans doute, tout ce que le poète dit de l'amour ne s'applique pas à l'amitié, mais si nous considérons que, pour Clough, l'amour est avant tout le don que l'on fait de soi-même, nous pourrons, en atténuant sa pensée et en la transposant dans le champ d'affections plus calmes et plus sereines, inférer nous-mêmes l'idée qu'il se fait du second sentiment.

Or, alors que chaque expérience concrète est susceptible de perfectionnements et de retouches, alors que la pensée vit en se modifiant, alors que tout devoir accompli de notre mieux figure à notre actif, quelles qu'en soient les conséquences, l'amour n'a, pour Clough, d'existence que dans l'absolu. Comment, en effet, l'interpréter autrement ? Est-il un pur instinct ? Est-ce seulement le souffle de la nature qui passe à travers notre être, instrument sans doute plus délicat, plus harmonieux, plus subtil que ne le sont les corps des animaux, mais d'une même espèce ? Peut-être en est-il ainsi pour une certaine forme d'amour, mais une telle explication ne saurait convenir à tout ce

que nous entendons par l'amour. L'amour n'est-il point parfois aussi raison, estime, sympathie, admiration ? Mais comment savoir si ces sentiments sont vraiment de l'essence de l'amour, ou s'ils ne sont pas simplement nés après coup de notre désir de nous justifier vis-à-vis de nous-mêmes ? Et la voix de la Prudence ne se fera-t-elle pas alors entendre pour nous conseiller de différer notre choix et de ne point perdre de vue que l'amour ne nous sera offert qu'une fois. Grâce à l'amour, nous avons tous, en effet, une chance de rencontrer l'absolu à un détour de notre vie, ce que nous pouvons à peine espérer pour ce qui a trait au vrai et au bien ; mais il faut qu'à ce moment notre cœur ne soit pas occupé. D'autre part, si l'on admet que les sentiments les plus profonds, l'admiration, la sympathie, sont réellement le fondement de l'amour, quelle valeur devra-t-on donner à l'émoi, au désir qui viennent s'y ajouter ? Ont-ils même origine ? Faut-il ou non s'inquiéter de les voir réagir mutuellement, pour former, en fin de compte, un tout merveilleux ? Les seconds n'auront-ils pas, au contraire, quelque chose d'instable et de volatile ? Qui pourrait affirmer qu'ils sont autre chose que les vapeurs phosphorescentes qu'exhale le ruisseau de la fantaisie ou la rivière de la passion ? Si leur lit se dessèche et si les vapeurs se dissipent, n'aurons-nous pas en fin de compte, malgré le sentiment du devoir accompli, l'intime regret de ne pas avoir rencontré l'amour ?

Ainsi toute explication de l'amour nous enferme dans un dilemme. Clough n'y échappe que d'une manière : c'est en considérant l'amour comme supérieur au devoir et à la raison ; il se suffit à lui-même, il s'explique par lui-même ; il est lui-même la raison, ou quelque substitut divin :

Thought may well be ever ranging,
And opinion ever changing,
Task-work be, though ill begun
Dealt with by experience better ;
By the law and by the letter
Duty done is duty done ;
Do it, Time is on the wing.

Hearts, 'tis quite another thing,
Must or once for all be given,
Or must not at all be given ;
Hearts, 'tis quite another thing !

To bestow the soul away
Is an idle duty-play ! —
Why, to trust a life-long bliss
To caprices of a day,
Scarce were more depraved than this !

Men and maidens, see you mind it ;
Show of love, where'er you find it,
Look if duty lurk behind it !
Duty-fancies, urging on
Whither love had never gone !

Loving — if the answering breast
 Seem not to be thus possessed,
 Still in hoping have a care ;
 If it do, beware, beware !
 But if in yourself you find it,
 Above all things — mind it, mind it !¹

When panting sighs the bosom fill,
 And hands by chance united thrill
 At once with one delicious pain
 The pulses and the nerves of twain ;
 When eyes that erst could meet with ease,
 Do seek, yet, seeking, shyly shun
 Extatic conscious unison, —
 The sure beginnings, say, be these
 Prelusive to the strain of love
 Which angels sing in heaven above ?

Or is it but the vulgar tune,
 Which all that breathe beneath the moon
 So accurately learn — so soon ?
 With variations duly blent ;
 Yet that same song to all intent,
 Set for the finer instrument ;
 It is ; and it would sound the same
 In beasts, were not the bestial frame,
 Less subtly organised, to blame ;
 And but that soul and spirit add
 To pleasures, even base and bad,
 A zest the soulless never had.

¹ Love, not Duty, 1841. *Poems*, p. 25.

It may be — well indeed I deem ;
 But what if sympathy, it seem,
 And admiration and esteem,
 Commingling therewithal, do make
 The passion prized for Reason's sake ?
 Yet, when mv heart would fain rejoice,
 A small expostulating voice
 Falls in ; Of this thou wilt not take
 Thy one irrevocable choice ?
 In accent tremulous and thin
 I hear high Prudence deep within,
 Pleading the bitter, bitter sting,
 Should slow maturing seasons bring,
 Too late, the veritable thing.
 For if (the Poet's tale of bliss)
 A love, wherewith commasured this
 Is weak and beggarly, and none,
 Exist a treasure to be won,
 And if the vision, though it stay,
 Be yet for an appointed day, —
 This choice, if made, this deed, if done,
 The memory of this present past,
 With vague foreboding might o'ercast
 The heart, or madden it at last.

Let Reason first her office ply ;
 Esteem, and admiration high,
 And mental, moral sympathy,
 Exist they first, nor be they brought,
 By self-deceiving afterthought, —
 What if an halo interfuse
 With these again its opal hues,

That all o'erspreading and o'erlying,
 Transmuting, mingling, glorifying,
 About the beauteous various whole,
 With beaming smile do dance and quiver ;
 Yet, is that halo of the soul ? —
 Or is it, as may sure be said,
 Phosphoric exhalation bred
 Of Fancy's brook, or Passion's river ?
 So when, as will be by-and-by,
 The stream is waterless and dry,
 This halo and its hues will die ;
 And though the soul contented rest
 With those substantial blessings blest,
 Will not a longing, half confest,
 Betray that this is not the love,
 The gift for which all gifts above
 Him praise we, Who is Love, the Giver ?

I cannot say—the things are good :
 Bread is it, if not angels' food ;
 But Love ? Alas ! I cannot say ;
 A glory on the vision lay ;
 It did not, faltering and weak,
 Beg Reason on its side to speak :
 Itself was Reason, or, if not,
 Such substitute as is, I wot,
 Of seraph-kind the loftier lot ; —
 Itself was of itself attested. ¹

.

¹ Love and Reason, 1844. *Poems*, p. 26.

Cette chose rare et précieuse, ce don merveilleux de soi-même, cette communion des âmes, faut-il donc que, pour être fidèles à notre esprit, nous y renoncions après l'avoir rencontrée ? Quel déchirement quand nous sentons que les êtres que nous chérissons nous échappent, parce qu'eux aussi sont à la poursuite d'un idéal propre, que nous ne pourrions accepter sans faire violence à notre intime bonne foi ! C'est surtout dans les poèmes qu'il intitule *Sic Itur*, et *Qua Cursum Ventus* que Clough nous dépeint le conflit des pouvoirs de sympathie et des exigences de la vie personnelle. Ceux qui, de toutes leurs forces, tendent vers la recherche de la vérité, font songer, soit à ces passants qui, après s'être quittés sur des paroles amères, suivent sans se voir, séparés par une foule en mouvement, chacun un côté de la rue, soit à des vaisseaux qui, immobilisés par l'absence de brise, flottent d'abord de concert, mais qui s'en vont ensuite inconsciemment, leurs voiles gonflées par le vent de la nuit, et se trouvent à l'aube infiniment éloignés l'un de l'autre. Ils ne peuvent ni s'arrêter ni revenir en arrière. Ils doivent faire face à la tempête, confiants dans le pouvoir qu'ils sentent derrière eux et dans les suggestions qui émanent d'eux-mêmes. D'ailleurs, l'idée d'un effort commun, bien que divergent, créera entre les âmes d'élite une forme nouvelle de sympathie, et même si elles empruntent au cours de l'action des voies différentes, leur foi, leur courage, et surtout

leur communauté d'intention, leur assureront la
paix finale et feront sortir des lèvres amies les
mots qui pardonnent.

As, at a railway junction, men
Who came together, taking then
One the train up, one down, again

Meet never ! Ah, much more as they
Who take one street's two sides, and say
Hard parting words, but walk one way

Though moving other mates between,
While carts and coaches intervene,
Each to the other goes unseen ;

Yet seldom, surely, shall there lack
Knowledge they walk not back to back,
But with an unity of track,

Where common dangers each attend,
And common hopes their guidance lend
To light them to the self-same end.

Whether he then shall cross to thee,
Or thou go thither, or it be
Some midway point, ye yet shall see

Each other, yet again shall meet
Ah, joy ! when with the closing street,
Forgivingly at last ye greet ! ¹

As ships, becalmed at eve, that lay
With canvas drooping, side by side,

¹ Sic Itur, 1845. *Poems*, p. 35.

Two towers of sail at dawn of day
Are scarce long leagues apart descried ;

When fell the night, upsprung the breeze,
And all the darkling hours they plied,
Nor dreamt but each the self-same seas
By each was cleaving, side by side :

E'en so—but why the tale reveal
Of those, whom year by year unchanged,
Brief absence joined anew to feel,
Astounded, soul from soul estranged ?

At dead of night their sails were filled,
And onward each rejoicing steered —
Ah, neither blame, for neither willed,
Or wist, what first with dawn appeared !

To veer, how vain ! On, onward strain,
Brave barks ! In light, in darkness too,
Through winds and tides one compass guides—
To that, and your own selves, be true.

But O blithe breeze ; and O great seas,
Though ne'er, that earliest parting past,
On your wide plain they join again,
Together lead them home at last.

One port, methought, alike they sought,
One purpose hold where'er they fare,—
O bounding breeze, O rushing seas !
At last, at last, unite them there !¹

¹ *Qua Cursum Ventus, Poems*, p. 38.

VII

Nous allons voir maintenant comment la double tendance que nous avons perçue dans la pensée de Clough réagit pratiquement sur la philosophie de ce dernier et comment elle l'aida à résoudre la première crise grave que les événements extérieurs firent surgir pour lui. L'indépendance intellectuelle du poète fut, rappelons-le, soumise dès 1837 à une épreuve dont il paraît avoir triomphé avec une aisance relative, mais qui n'en est pas moins probante. 1837 est, en effet, l'année où Clough fut, au sortir de Rugby, où il avait été l'objet des soins vigilants du D^r Arnold, admis comme boursier au Balliol College d'Oxford ; ses études semblent y avoir été assez pénibles ; néanmoins, il obtenait en 1842 le grade de *Fellow* d'Oriel, et en 1843 un poste de *Tutor* lui était offert dans ce dernier College. Ces différents épisodes de la vie du poète n'ont en eux-mêmes qu'un intérêt relatif, mais ils prennent à nos yeux une signification toute particulière si nous considérons, d'une part, que l'entrée de Clough à Oxford comme étudiant coïncidait avec l'apogée du mouvement qui tendait à introduire

dans l'Eglise protestante la hiérarchie et les formes rituelles de la religion catholique, et que, d'autre part, sa désignation ultérieure comme maître allait l'obliger à faire profession de fidélité envers l'Eglise Officielle d'Angleterre en signant les trente-neuf articles. Dans les deux cas, une barrière allait être opposée à la pensée de Clough, dans le premier celle de la tradition, dans le second celle des textes. Ces barrières, le poète devait-il les renverser, les ignorer ou les contourner ? Les tendances philosophiques que nous venons de signaler vont-elles se perdre dans une orthodoxie quelconque ou vont-elles, au contraire, s'accentuer ?

Si nous parcourons les lettres adressées d'Oxford par Clough, soit aux membres de sa famille, soit à d'anciens condisciples de Rugby, nous avons vite fait de constater que le futur auteur de *Dipsychus* est décidé à être plus spectateur qu'acteur dans le drame religieux qui se déroule dans la vieille cité universitaire. Sans doute, les problèmes qui y sont agités, les espérances ou les craintes qu'éveille chez les uns et chez les autres le mouvement d'Oxford font tressaillir Clough ; mais, pour résister à la tentation, il possède en sa conscience le plus sûr talisman ; c'est d'elle qu'il tirera ses armes défensives, et jamais la lumière timide, mais fidèle du dedans ne sera éclipsée par les éclats du dehors.

Mais si Clough est en garde contre les séductions que pouvait avoir le Newmanisme pour une âme tourmentée, il n'est point choqué par ce qui juste-

ment le rend suspect à la plupart de ses adversaires : son appel à la sensibilité et à l'imagination. Le puritanisme de Clough, qui n'est qu'un grand besoin de sincérité morale, n'a rien du puritanisme iconoclaste qui dresse une partie de la classe moyenne et la totalité de la classe populaire contre les Tractariens. Clough pense que les sens, aussi bien que l'esprit, doivent recevoir leur nourriture ; il n'a point peur de la jouissance, bien qu'il y apporte infiniment de scrupules. D'ailleurs, le contre-poids constitué par son tempérament, le pli de sa première éducation, les idées de tolérance et de douceur qui lui ont été inculquées par Arnold, la voix grave du maître, qui, à intervalles réguliers, se fait encore entendre, l'empêcheront d'être vraiment fasciné, empêcheront surtout qu'il soit fait violence à sa nature. Dès le début de sa résidence à Oxford, Clough pourra avoir une attitude très libre envers le mouvement d'Oxford. Surtout — et ce sera sa plus précieuse sauvegarde — il gardera la faculté de le juger en détail, de le décomposer en ses divers facteurs. De ces facteurs considérés isolément, il en est certains dont ses tendances pragmatistes s'accommoderont, il en est d'autres, au contraire, contre lesquels s'insurgeront ses tendances intellectualistes. Clough cherche ce qui, dans le Newmanisme, satisfait les vraies aspirations de notre être complet et apporte à l'âme un sûr réconfort, mais il le condamne en tant qu'il immobilise nos croyances, en tant

que, pour apaiser nos doutes et nos inquiétudes, pour remédier à un état d'instabilité, d'éparpillement subjectif, il nous impose témérairement la moins démontrée des vérités objectives. Clough n'est nullement hostile à ce qu'il y a de beauté émotionnelle dans la doctrine de Newman et dans le ritualisme des Puseyites, mais la notion de la succession apostolique et celle de la vertu mystique des sacrements le laissent impassible. Il ne faut point croire, du reste, que ce soit la doctrine primitive de l'Eglise, le Christianisme originel de la Bible, qu'il défende ; il est loin de penser que, du Néo-Catholicisme et de ses différents adversaires protestants — de l'Evangélisme surtout —, ce soit le premier qui force le plus chez l'homme le cours naturel de la pensée et de l'action. Si le mouvement d'Oxford a la hantise de la tradition, l'Evangélisme a celle des textes ; d'autre part, ce dernier, avec son code moral rigide, avec son zèle outré qui prend chez ses adeptes la place qui devrait être réservée aux élans individuels, avec sa militarisation des énergies religieuses, semble avoir éliminé tout ce qui rend une forme de culte belle et attrayante. Rien ne sert de parler sans cesse de repentir, de justification par la foi, de rédemption, si la flamme dont on brûle n'est point parfaitement spontanée. L'Evangélisme peut se réclamer de l'esprit de la Bible, c'est à sa lettre qu'il demeure fidèle ; or, il est des cas où un souci outré de la matérialité de l'Ecri-

ture devient un obstacle aussi dangereux pour notre santé morale que n'importe quel décret des Pères ou des Docteurs ; et — tout étrange que cela paraisse — Clough est presque reconnaissant à Newman et à ses disciples d'avoir été des destructeurs par rapport à la Réforme.

C'est dans une lettre écrite au Balliol College le 8 mai 1838 que ces divers sentiments sont exprimés par Clough : " It is no harm, but rather good, to give oneself up a little to learning Oxford people, and admiring their good points, which lie, I suppose, principally in all they hold in opposition to the Evangelical portion of society — the benefit and beauty and necessity of forms — the ugliness of feelings put on unnaturally soon, and consequently kept up by artificial means, ever strained and never sober. I should think very likely, too, their anti-Calvinistic views of justification were, if not just, at least very useful to lead us to the truth. All this and their way of reading and considering Scripture — such a contrast to the German fashions — rests, I suppose, entirely on their belief in the infallibility of the Church down to a certain period, to which they are led by a strong sense of the necessity of some infallible authority united with a feeling of the insufficiency of the New Testament. Indeed, I think a good deal of what they say as to this latter point is stronger than anything I ever heard against it. " ¹

¹ *Prose Remains* 78.

Mais Clough avait beau sembler se complaire dans la compagnie des Tractariens ; il avait beau subir le charme de la personnalité de Newman (voir les lettres du 8 avril et de décembre 1838),¹ il avait beau faire de Ward son plus intime ami, au point que ses anciens camarades de Rugby en venaient à le soupçonner de pactiser avec le Romanisme (voir la lettre du 18 avril 1839),² sa résistance contre le facteur dogmatique du mouvement d'Oxford allait toujours en s'accroissant. Il peut préférer le Newmanisme à l'Évangélisme, il ne le préférera pas à son âme avide de vérité. C'est d'émotions morales ou intellectuelles qu'il a soif, et non d'émotions mystiques et théologiques. Sans doute, les sacrements peuvent rapprocher Dieu de la créature, mais leur secours n'est que passager. Ils détachent l'homme du reste du monde pour le plonger un instant dans la béatitude ; ils lui font sentir l'absolu, mais on ne saurait soutenir qu'ils lui permettent d'établir avec ce qui l'entoure les rapports subtils et justes qui chasseront de son cœur toute amertume. "I should be very sorry, écrit Clough, ever to be brought to believe their further views of matter acting on morals as a charm of sacramentalism." ³

¹ *Prose Remains*, p. 77 et 80.

² *Ibid.* p. 82.

³ *Ibid.*, p. 78. Newman dit : "I was confident in the truth of a certain religious teaching, based upon this foundation of dogma ; viz., that there was a visible Church, with sacraments and rites which are the channels of invisible grace." *Apologia*, p. 49.

Mais ici une objection pourrait être formulée. Nous avons eu l'occasion de percevoir dans la pensée de Clough un courant nettement pragmatique. Or, il est incontestable que l'œuvre de Newman est elle-même fortement teintée de pragmatisme. Ouvrons plutôt l'*Apologia* et la *Grammaire de l'Assentiment*. Il y a du pragmatisme dans la conception d'une Eglise qui *se fait* depuis les premiers temps du Christianisme et pour laquelle les apports des conciles comptent presque autant que les enseignements primitifs,¹ dans l'énoncé des qualités que devrait posséder l'Eglise d'Angleterre à l'heure présente : "I wanted to bring out in a substantive form a living Church of England, in a position proper to herself, and founded on distinct principles ;—a living Church, made of flesh and blood, with voice, complexion, and motion and action, and a will of its own." ² Il y a du pragmatisme dans la théorie newmanienne de la valeur du dogme, et surtout dans la théorie de l'Assentiment Réel, opération mentale, distincte, de l'Assentiment de Notion, d'une part, de l'Inférence, d'autre part, et qui nous permet d'entrer en contact direct avec la réalité des choses : "L'Inférence est l'acceptation conditionnelle d'une proposition,

¹ On remarquera dans le Chapitre II de l'*Apologia* le soin avec lequel Newman s'évertue à montrer qu'il n'y a aucune solution de continuité, dans la progression de la doctrine, entre les premiers postulats catholiques et les 39 Articles.

² *Apologia*, p. 72.

l'Assentiment en est l'acceptation sans conditions ; l'objet de l'Assentiment est une vérité, l'objet de l'Inférence, une semi-vérité, une vraisemblance....¹ Nos idées des choses ne sont jamais dans un rapport absolu avec les choses elles-mêmes, ce ne sont que des aspects de ces choses, plus ou moins exacts...² L'assentiment est une opération mentale ; de sa nature elle est tout intellectuelle, intime, sortant du cœur, si l'on peut dire, et ne venant pas des lèvres seulement. On peut affirmer sans assentir ; l'assentiment dépasse l'affirmation en ceci précisément qu'il s'y joint l'intelligence, la compréhension de la chose affirmée. ”³

Devrons-nous donc douter de la réalité des tendances pragmatistes de Clough, sous prétexte qu'il s'est attaqué à un mouvement dans lequel se retrouve en puissance ce qu'il y a de plus original dans le pragmatisme contemporain ? Gardons-nous d'une déduction aussi hâtive. Ce qui est certain, c'est qu'il y a chez Clough un facteur intellectuel, un besoin de recherche patiente, désintéressée ; ce facteur vient équilibrer celui qui spontanément le fait pencher vers l'action et l'incite à trouver dans celle-ci sa propre justification ; ou, si l'on veut, l'on peut dire que Clough est partisan d'une philosophie de l'action, favorable aussi bien à la satisfaction des exigences multiples de la vie con-

¹ *Grammaire de l'Assentiment*, (Trad. de M^{me} Gaston Paris). p. 210.

² *Ibid.*, p. 42.

³ *Ibid.*, p. 12.

crète qu'aux expériences nouvelles que nous tentons avec notre moi complet. Or, ces expériences, le Newmanisme ne les autorise pas ; il a un sens très juste, très vivant de l'action, mais il lui assigne à l'avance des limites, et surtout il ne permet pas qu'à la suite de celle-ci, notre âme soit très différente de ce qu'elle était auparavant. Il resserre, encore plus que le protestantisme, l'espace dans lequel nous sommes en droit de nous mouvoir et, plus que lui, il cherche à réduire à l'unité nos tendances éparses. C'est là ce que Clough lui reproche par-dessus tout ; ce faisant, il adopte une position qui est, à un certain point de vue, intellectualiste, mais on n'en peut conclure qu'il renie tout ce qu'il y a en lui de pragmatique. Pour le pragmatisme, la vérité bonne est la vérité utile. La question qui se pose aussitôt est : Utile pour qui ? C'est alors que l'élément personnel intervient. Le contenu de la vérité, ce sera ce que chacun estimera utile pour soi-même et aussi pour autrui ; par conséquent, deux conceptions utilitaires peuvent parfaitement se heurter sans que le principe même du pragmatisme soit atteint. Or, Clough nous semble justement combattre l'utilitarisme de Newman par un autre utilitarisme qu'il croit supérieur au premier, parce que plus compréhensif. Nous ne disons point que la tendance secrète qui fait agir Clough n'est pas intellectualiste, mais les arguments dont il se sert sont empreints de réalisme. Les doctrines de Newman tendent, certes,

à fortifier l'Eglise d'Angleterre, à lui donner plus de vie et de substance ; mais on peut leur objecter que, par leur intransigeance, par leur formalisme, elles privent de tout secours ceux qui sont demeurés en dehors du dogme et qui pourtant ont accumulé, leur vie durant, les actions bonnes et utiles. En lui-même, en tant qu'il poétise et embellit la foi religieuse, le mouvement d'Oxford reçoit l'approbation de Clough ; mais son exclusivisme l'empêche finalement de trouver grâce à ses yeux. Pour Clough une religion ne peut pas être tout à fait bonne et nous ne pouvons pas nous abandonner à elle, dès l'instant où elle écarte de son sein ceux qui, de toutes leurs forces, avec un élan de tout leur être, au prix de tous les sacrifices, ont tendu vers ce qu'ils considéraient comme le bien. La résistance de Clough contre le facteur dogmatique du mouvement d'Oxford se fait donc chaque jour plus vigoureuse dans sa correspondance. Il signale, dans l'une de ses lettres, l'ostracisme dont sont frappés par la jeunesse universitaire les hommes qui, dans la littérature anglaise, se sont détournés un moment de leurs préoccupations artistiques pour apporter une contribution quelque peu originale à l'œuvre de recherche religieuse. Parmi ceux-ci se trouve Milton, auquel les disciples de Newman refusent même de payer un tribut comme poète. L'étranger qui goûte et qui cherche à faire goûter autour de lui la musique grave du *Paradis Perdu*, doit, s'il est prudent, informer au

préalable son auditoire que des écrits en prose il n'a jamais rien lu. Il convient, d'ailleurs, de rejeter le troisième livre du *Paradis*, lequel est irrévérencieux : " Were it not for the happy notion that a man's poetry is not at all affected by his opinions, or indeed character and mind altogether, I fear the ' Paradise Lost ' would be utterly unsaleable, except for waste paper, in the University. " ¹ Mais c'est surtout contre la théorie de la succession apostolique que s'insurge Clough. Il ne se sert pas de subtilités pour la combattre : c'est dans ses relations avec la vie qu'il l'examine et qu'il la condamne. Or, par rapport à la vie, que signifie ce privilège, cette fonction sublime et mystérieuse conférée à certains hommes, uniquement parce que, dans les brumes du passé, leurs prédécesseurs ont vu leur front touché par la main des apôtres ? Pour comprendre la vanité d'une telle prétention, il n'est point besoin de faire appel à des arguments d'ordre rationnel. Tout le gouvernement théocratique de Newman, son corps de gouverneurs, d'évêques, de prêtres et de diacres, s'évanouit lorsque l'on songe que des individus qui n'eurent cure d'une telle hiérarchie vécurent dans le seul état de sainteté qui importe, celui qui rayonne en exemples féconds. Voici ce qu'écrivit Clough dès 1838 : " Concerning the Newmanitish phantasm, as some people term the Church, I do not know very much ; but perhaps you may be enlightened a little, and

¹ *Prose Remains*, p. 81.

even softened, by the knowledge that Newman (I believe, decidedly in words, and certainly his real notion is such) holds the supremacy of the *αὐτὴ καθ' αὐτὴν εἰλικρινὴς διάνοια*, but says that submission to a divinely-appointed body of teachers and governors, to wit, bishops and presbyters and deacons, is the course that is pointed out to us by the aforesaid *εἰλικρινὴς διάνοια*: inasmuch as it is evident to the reason from the circumstances of the case, &c., that the preponderance of probabilities is for this view, viz. that Christian privileges and covenanted salvation have been attached to the use of certain forms and sacraments whose only qualified administrators are the Apostles' successors, the clergy; and that these gifts and graces cannot be obtained except through the medium of these divinely-appointed priests. All persons, therefore, who wilfully refuse to receive God's blessings through this channel are guilty of very great sin, and put out of the covenanted privileges of Christians. 'Are not Abana and Pharpar, rivers of Damascus, better than all the rivers of Judah? May I not wash in them and be clean?'¹ Such is, I believe, the doctrine which, they say, is but a proper carrying out of the argument of Butler's Analogy. I think its proper answer must be in the lives of good men out of the influence of any such ordinances."²

¹ Paroles de Naaman, atteint de la lèpre, au prophète Elisée, quand ce dernier l'invite à se baigner dans le Jourdain pour guérir son mal. (Les Rois, Livre iv. Ch. v. Vers. 12.)

² *Prose Remains*, p. 81.

En réalité, ce que Clough reproche au mouvement d'Oxford, c'est l'effort qu'il fait pour objectiver, pour concrétiser ce qui, selon le poète, ne devrait vivre qu'à l'état de tendance. Le goût du Newmanisme pour l'organique, sa prétention de vouloir entourer d'une armature solide l'Église d'Angleterre, le blessent et l'émeuvent. Il se demande avec étonnement ce que le concret et l'organique viennent faire dans l'intimité des consciences ; d'avance, il proteste contre une pareille intrusion. Le fait, qui, dans le domaine de l'action, possède une vertu spéciale, devient pour lui l'ennemi dans le domaine de la pensée. Il est alors, soit un obstacle dressé du dehors et que nous devons franchir, soit une pensée coagulée, qui, ayant perdu sa fluidité première, empêche les autres de progresser. Clough, dès qu'il se trouve en présence de quelque chose de substantiel, doctrine ou texte, est instinctivement sur ses gardes. Tout ce qui est fixe, tout ce qui n'est pas entraîné par le flux de la pensée en mouvement, lui semble suspect. Il ne veut pas croire que, de la preuve de la réalité de certains faits, puissent dépendre la vie de l'âme, la lumière de la conscience. Tout ce qui vit en nous a une existence, et c'est celle-là qui doit seule compter à nos yeux. Telle est la clé de l'attitude de Clough envers le Newmanisme ; telle sera la clé de son attitude envers les Églises Réformées. Il dépasse le point de vue de la Réforme, car celle-ci n'a pas mené jusqu'au bout son effort de critique et

d'affranchissement vis-à-vis des faits ; elle s'est arrêtée au seuil d'un Livre et, depuis, elle a forcé la pensée religieuse à s'épuiser dans l'interprétation du texte de ce Livre. On voit sans peine où Clough va faire porter ses coups ; il séparera nettement la lettre de la Bible de l'esprit de la Bible : la première constate certains événements, le second dépasse ces événements, pour devenir un enseignement, une règle de vie applicable à nos actions présentes. Or, le texte peut être démontré faux, on peut prouver que tous les faits qu'il constate sont de pures inventions, sans que l'enseignement qui en découle soit lui-même atteint.¹ Le fait fondamental du Christianisme, l'existence de Jésus, ne nous apporte aujourd'hui qu'un très faible secours ; on peut même aller jusqu'à dire que, Jésus n'eût-il pas existé, le Christianisme ne perdrait rien de sa valeur actuelle, laquelle provient de ce qu'il

¹ Cf. ce témoignage du Principal Sharp : "I see there were five other occasions, in 1847 and the early part of 1848, on which Mr Clough appeared at the Decade during my membership. One dwells in my memory with tolerable distinctness—a speech made in a debate on March 6, 1847, the subject being—"That the study of philosophy is more important for the formation of opinion than that of history." I see that he made five speeches on that evening. I have entered him as supporting the motion "with qualifications," a common mode of registering opinion in our debates : but I remember that, as the debate grew warm, his qualifications seemed to disappear, and in the speech which I happen to recollect, few if any of them were visible : "What is it to me," he said, "to know the fact of the battle of Marathon, or the fact of the existence of Cromwell ? I have it all within me." Cité *Life*, p. 33.

s'accorde, en tant que tendance, avec l'idée que nous nous faisons pour l'instant du bien et du mal, de ce qui est socialement désirable et de ce qui ne l'est pas. De même pour tous les autres grands événements bibliques. La faute d'Adam et d'Eve peut n'être qu'une légende, Dieu peut n'avoir jamais parlé à Moïse sur la montagne, il peut ne pas être apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, et pourtant la notion de la faute gardera la vertu qu'elle a pour certains d'entre nous d'être un essai d'explication du triste sort qui nous est fait, tandis que le Verbe de Dieu continuera à maintenir plus d'une âme dans le droit chemin. Si donc une forme d'Evangélisme devait trouver grâce devant Clough, ce serait celle qui distinguerait dans les Ecritures entre la partie proprement *nutritive* et la partie anecdotique et légendaire, celle qui adapterait les faits à nos besoins spirituels, qui les considérerait par rapport aux hommes d'aujourd'hui. "It is conceivable", écrira Clough par la suite, "that religious truths of the highest import may grow up naturally, and appear before us involved in certain traditions, with every sort of mere accessory legend and story attached to them and entangled with them... It may be true that as the physical bread has to be digested and the nutritive portion separated from the innutritive, so may it also be with the spiritual. It may be true that man has fallen, though Adam and Eve are legendary... Whether Christ died upon the Cross, I

cannot tell ; yet I am prepared to find some spiritual truth in the doctrine of the Atonement. Purgatory is not in the Bible ; I do not therefore think it incredible.... I see not how any one who will not tell lies to himself, can dare to affirm that the narrative of the four Gospels is an essential integral part of that tradition. I do not see that it is a great and noble thing, a very needful or very worthy service, to go about proclaiming that Mark is inconsistent with Luke, that the first Gospel is not really Matthew's, nor the last with any certainty John's, that Paul is not Jesus, &c. &c. &c...." ¹ Mais il est aisé de comprendre qu'une telle conception a pour résultat de rendre impossible la cohésion sans laquelle une Eglise ne saurait subsister. Clough, qui n'est sans doute pas hostile au sentiment religieux, fait de la religion elle-même une question de choix, de circonstances et de tempérament. Ne nous appuyons que sur l'exemple présent. Si l'esprit de l'Evangile n'a de valeur qu'autant qu'il engendre ou qu'il facilite des actions que nous sentons bonnes, tout esprit, toute conception qui concourra au même but n'auront-ils pas une valeur identique ? Le texte peut être le support de l'action morale, mais si la tendance à l'action morale se constitue en nous sous d'autres influences, nous pouvons parfaitement nous passer du support. C'est ce que reconnaît Clough dans une

¹ On the Religious Tradition. *Prose Remains*, pp. 416-419.

lettre envoyée d'Oriel à sa sœur en 1847 : " My own feeling certainly does not go along with Coleridge in attributing any special virtue to the facts of the Gospel History. They have happened, and have produced what we know, have transformed the civilisation of Greece and Rome and the barbarism of Gaul and Germany into Christendom. But I cannot feel sure that a man may not have all that is important in Christianity even if he does not so much as know that Jesus of Nazareth existed. And I do not think that doubts respecting the facts related in the Gospels need give us much trouble. Believing that in one way or other the thing is of God, we shall in the end know, perhaps, in what way and how far it was so. Trust in God's justice and love, and belief in His commands as written in our conscience, stand unshaken, though Matthew, Mark, Luke, and John, or even St. Paul, were to fall. The thing which men must work at will not be critical questions about the Scriptures, but philosophical problems of Grace, and Free Will, and of Redemption as an idea, not as a historical event. " ¹

Bref, ce que Clough est disposé à admettre d'une religion, c'est ce qu'il y a en elle de plus flottant et de moins formulé, ce qui en elle s'adapterait à l'état présent de notre pensée, sans empêcher celle-ci de se mouvoir et, éventuellement, de se

¹ *Prose Remains*, p. 113.

transformer. Son idéal serait une religion qui se laisserait conduire par la pensée, au lieu de tenter de la diriger, une religion qui refléterait ou qui condenserait l'esprit de l'époque, sans s'opposer en rien à l'évolution de cet esprit.

Mais Clough n'est pas assez aveugle pour ignorer que la foi cristallise autour de certaines institutions, de certaines formules, qui, même lorsqu'elles ont perdu leur signification originelle, même lorsqu'elles ne concordent plus avec la pensée du présent, doivent recevoir l'acquiescement des individus qui ne peuvent ni ne veulent se dérober à l'accomplissement de leur devoir social. Que doit faire alors celui qui ne prend de leçons que de sa propre conscience et qui croirait faillir à son rôle s'il laissait un instant obscurcir la route qu'il a jusqu'alors suivie avec l'espoir de rencontrer au bout la vérité ? Sans doute, le devoir est, selon Clough, dans l'action, non dans l'abstention. Mais ces institutions, comment les respecter, ces gestes, comment les accomplir, sans que l'âme interprète la soumission comme une abdication, comme un renoncement à toute enquête ultérieure ? Comment faire que le fait accompli ne soit pas, pour la conscience, le fait définitif ?

Voyons comment la question se posa pratiquement pour Clough. Le poète, nous nous en souvenons, fut, à la suite de son élection au grade de *Fellow* d'Oriel, chargé du poste de *Tutor* au même College. La règle était inflexible :

il fallait que, pour enseigner, Clough signât une déclaration de fidélité aux 39 Articles de l'Eglise Anglicane. Or, si nous scrutons la correspondance de 1843-1844, nous constatons que ce qui pour d'autres n'aurait été qu'une simple formalité, devint pour l'auteur d'*Ambarvalia* l'occasion d'un conflit d'une extrême acuité entre les deux tendances que nous avons déjà relevées dans sa philosophie : la tendance intellectualiste — recherche et réserve — et la tendance pragmatique — soumission aux faits et adaptation.

Dans une première lettre (8 octobre 1843), Clough semble éprouver pour la signature des Articles une répulsion telle qu'il songe à quitter précipitamment Oxford. Mais, remarquons-le bien, c'est dans le fait de souscrire et non dans celui d'accepter les enseignements de l'Anglicanisme préférentiellement à d'autres que les scrupules de Clough trouvent un motif d'alarme. Pour s'insurger contre le dogme anglican, il faudrait que les croyances religieuses du poète fussent elles-mêmes stables et définies. Or, Clough admet que ses investigations dans le domaine de la foi n'ont encore eu aucun résultat assez appréciable pour qu'il puisse se permettre de vouloir substituer aux conceptions dogmatiques courantes d'autres conceptions dogmatiques. Il ne cherche donc pas à détruire, ni à prouver que ce dont il ne peut lui-même s'accommoder ne saurait convenir à autrui. Le facteur positif de sa résistance, c'est le courant tout personnel, tout

spirituel que nous connaissons déjà.¹ Pour vivre, Clough a besoin de sentir que la zone encore inconnue où sa pensée sentira peut-être un jour le besoin de pénétrer n'a pas été d'avance fermée consciemment, volontairement par lui-même. Il n'y a pas de péril à accepter pour la vérité ce qui nous a frappé comme vrai ; le véritable danger, c'est d'accepter ce qui nous lie, ce qui ferme la porte à d'autres vérités, non encore démontrées, mais qui, par la suite, se frayeront un chemin jusqu'à nous : "I do not think, écrit Clough dans la lettre que nous venons de mentionner, I am particularly inclined to become a Puseyite, though it is very likely my Puseyite position may prevent my becoming anything else ; and I am ruminating, in the hope of escaping these terrible alternatives, a precipitate flight from Oxford.... Also, I have a very large amount of objection, or rather repugnance, to sign 'ex animo' the thirty-nine Articles, which it would be singular and unnatural not to do if I stayed in Oxford, as without one's M. A. degree one of course stands quite still, and has no resource for employment except private pupils and private reading. It is not so much from any definite objection to this or that point, as general

¹ "He never denied the reality of much that he himself could not use as spiritual nutriment. He believed that God spoke differently to different ages and different minds. Not therefore could he lay aside his own duty of seeking and waiting. Through good report and through evil report, this he felt to be his own personal duty, and from it he never flinched." *Life*, p. 17.

dislike to subscription, and strong feeling of its being a bondage and a very heavy one, and one that may cramp and cripple one for life." ¹

Puis, quelques mois plus tard, vient une note brève et qui ne nous éclaire guère ; Clough a signé les 39 Articles : " I believe my last letter was written at the end of last long vacation. I remember I was at that time in doubt about signing the Articles ; I did, however, sign them, though reluctantly enough, and I am not quite sure whether or not in a justifiable sense. However, I have for the present laid by that perplexity, though it may perhaps recur some time or other, and in general I do not feel perfectly satisfied about staying in my tutor capacity at Oxford." (13 juillet 1844). ² L'explication ne vient que plus d'un an après, dans une lettre du 25 novembre 1844, précieux jalon pour cette étude, car elle

¹ *Prose Remains*, p. 91. Cf. cette lettre inédite reproduite dans la *Vie* : " My objection *in limine* to subscription would be, that it is a painful restraint on speculation ; but beyond this, to examine myself in detail on the Thirty-nine Articles, and say how far my thoughts upon them had passed the limit of speculation and begun to assume the form of concretion, would be not only difficult and distasteful to me, but absolutely impossible. I could not do it with any approximation to accuracy ; and I have no wish to be hurried into precipitate declarations which, after all, might misrepresent my mind. It is fair to say that the points in question with me would not be subordinate matters ; but at the same time I feel no call to the study of theology, and for the present certainly should leave these controversies to themselves, were they not in some measure forced upon my notice." P. 39.

² *Prose Remains*, p. 93.

marque un nouveau tournant dans la formation philosophique de Clough. Le poète s'est soumis, mais cette soumission n'implique pas, comme on pourrait le croire, une victoire des principes dogmatiques sur son intellectualisme. Bien au contraire, elle marque son détachement complet de toute foi religieuse fondée sur la révélation. Une force instinctive l'a poussé vers l'action ; il a signé les Articles, parce que ceux-ci font partie du bagage intellectuel imposé aux hommes qui auront pour mission de façonner les jeunes esprits, tâche que Clough juge alors la plus noble de toutes. A-t-il donc le droit de renoncer à tout ce qu'il y a de beau et d'utile dans le rôle social qu'il se croit préparé à jouer, parce qu'une légère violence lui est faite au début ? " My own justification, écrit-il, is simply that I can feel faith in what is being carried on by my generation, and that I am content to be an operative—to dress intellectual leather, cut it out to pattern, and stitch it and cobble it into boots and shoes for the benefit of the work which is being guided by wiser heads." ¹

Mais Clough a en même temps compris que, pour échapper au remords, il doit laisser à son acte sa portée d'acte, c'est-à-dire lui enlever tout caractère spirituel ; et comment y arriverait-il autrement qu'en renonçant dorénavant à toute recherche sur la nature et sur les attributs de Dieu ? Le geste religieux, exigé par le monde de quiconque a le

¹ *Prose Remains*, p. 96.

désir de le servir, cesse d'être un compromis avec la conscience — tout paradoxal que cela puisse paraître — dès que le problème religieux a fini de se poser pour nous. Il ne compromet plus alors notre liberté intellectuelle ; il ne sous-entend plus l'adoption de principes dont nous en étions encore à examiner la validité : “ But this almost cuts me out of having any religion whatever ; if I begin to think about God, there arise a thousand questions, and whether the thirty-nine Articles answer them at all, or whether I should not answer them in the most diametrically opposite purport, is a matter of great doubt. If I am to study the question, I have no right to put my name to the answers beforehand, or to join in the acts of a body and be to practical purpose one of a body who accept these answers of which I propose to examine the validity. ”

Clough sent, d'ailleurs, que son acquiescement aux Articles, s'il prenait une signification religieuse, ne pourrait avoir pour lui l'excuse d'être provisoire. Cela serait à la rigueur possible s'il y avait une correspondance actuelle, même très vague, entre l'état de sa pensée et la teneur du texte anglican. Mais il n'en est pas ainsi. Si Clough songeait à extérioriser le résultat des spéculations auxquelles il s'est jusqu'à présent livré, s'il ne répugnait pas profondément à faire sien ce qui ne vient pas de lui ou ce qui ne se confond pas, pour ainsi dire, avec sa personnalité, ce serait plutôt

vers les agnoscistes qu'il se tournerait. Sans doute, Clough ne répudie pas violemment le Christianisme, il sympathise même inconsciemment avec ses doctrines, mais il ne se sent pas capable d'affirmer qu'il aura une longue durée en tant que religion. Ne viendra-t-il pas un moment où, entre lui et l'esprit du temps, il n'y aura plus rien de commun ? " I further incline to hold that inquiries are best carried on by turning speculation into practice, and my speculations no doubt in their earlier stages would result in practice considerably at variance with thirty-nine-Article subscription. Much as I like, fond as I am of Oxford, and much as I should hate the other element undisguised, I verily believe that, as a preliminary stage, it would be far better to be at Stinkomalee ¹ (the London University acknowledges that agnomen, I believe). Amongst the irreligious, I should have Abdielitish ² tendencies ; here, what religion I have I cannot distinguish from the amalgamations it is liable to, and I am, right or wrong, as matter of fact, exceedingly averse to act on anything but

¹ Nom donné par Th. Hook à l'University College de Londres. L'établissement avait été bâti sur un champ où autrefois étaient déposés des détritux ; au même moment fut soulevé l'incident de Trincomalee (Ile de Ceylan). Les partisans de la Haute-Eglise, courroucés par le caractère a-religieux de l'enseignement qui était donné à l'University College, l'affublèrent du nom burlesque : *Stinkomalee*.

² D'Abdiel, le seraphin fidèle à Satan. *Paradis Perdu*. Livre V, v. 896, etc ; le mot est synonyme d'irréductible.

what I have got from myself, or have so distinctly appropriated as to allow my original tenants as it were time and space to state and vindicate their claims against the new comers. Without in the least denying Christianity, I feel little that I can call its power. Believing myself to be in my unconscious creed in some shape or other an adherent to its doctrines, I keep within its pale : still, whether the spirit of the age, whose lacquey and flunkey I submit to be, will prove to be this kind or that kind, I can't the least say. *Sometimes I have doubts whether it won't turn out to be no Christianity at all.* " ¹

C'est ainsi que Clough se trouve rejeté vers une religion toute personnelle, qui n'atteint plus à aucun moyen d'expression et qui reste inaccessible à tous les arguments ; comme telle, elle n'entrave plus en rien la marche de l'esprit et n'a pas à subir les contre-coups de l'action ; pour se purifier de tout élément étranger, elle a rejeté toute substance ; elle n'est plus qu'une émanation, une donnée immédiate de la conscience, le rayonnement d'une flamme qui n'a pas besoin de matériaux pour s'alimenter. Cette dernière crise aura donc permis à Clough de réaliser la synthèse toute subjective de la pensée et de l'action ; pratiquement, chacune d'elles gardera son essence, mais, aux regards de la conscience, elles ne se porteront plus mutuellement préjudice, car toutes deux découle-

¹ *Prose Remains*, p. 97.

ront d'une même source, qui restera toujours pure : le moi intime du poète.

Dès lors, ce que Clough — insensible d'ailleurs lui-même à toute suggestion dogmatique — louera et admirera dans les différentes formes de croyance, ce sera leur pouvoir d'attiser et de fortifier la vie individuelle, la vie spirituelle comme la vie concrète. Il sait qu'on pourra lui objecter que cette attitude large et compréhensive, cette notion synthétique n'est point celle qui, au premier abord, s'imposera à la plupart des hommes. Nul doute que la foi de chaque croyant tienne compte au premier degré de l'état social, du climat, de la latitude, de l'hérédité. " It is said that we must each look for what will suit us, and not be oversolicitous for wide and comprehensive attainments. What is one man's food is another's poison. Climate, parentage, and other circumstances are too strong for us ; it is impossible for the Italian to be Protestant, or for the sons of New England Puritans to turn Roman Catholics to any great extent. " ¹ Mais cet exclusivisme n'est qu'apparent, et il ne s'impose pas à nous. Ce n'est point parce que chacun aura vu la vérité sous un certain angle, sous une certaine forme, avec son propre tempérament, que son esprit devra demeurer fermé à ses autres aspects. Ce n'est pas parce que nous ne pouvons pas être deux hommes à la fois, parce que nous n'avons pas, intellectuellement et morale-

¹ On the Religious Tradition. *Prose Remains*, p. 419.

ment, un don d'ubiquité parfaite, que nos regards ne doivent pas s'étendre au-delà de la position que nous occupons. Bien entendu, nous sommes soumis à de certaines restrictions, mais est-ce une raison pour nous créer, en deçà de l'horizon naturel, des horizons artificiels ? Ne trouverons-nous pas parfois une influence fortifiante dans ce qui n'est pas notre aliment quotidien ? " I do not doubt that the Protestant has excluded himself (necessary perhaps it was that he should do so) from large religious experience which the Roman Catholic preserves. I am convinced again that the Unitarian is morally and religiously only half educated compared with the Episcopalian. Modern Unitarianism is, I conceive, unfortunate on the one hand in refusing to allow its legitimate force to the exercise of reason and criticism ; on the other hand, in having by its past exercise of reason and criticism thrown aside treasures of pure religious tradition because of their dogmatic exterior. I do acquiesce in this humble doctrine ; I do believe that, strive as I will, I am restricted, and grasp as I may, I can never hold the complete truth. But that does not the least imply that I am justified in shutting the eyes of my understanding to the facts of science, or its ears to the criticisms of history, nor yet in neglecting those pulsations of spiritual instinct which come to me from association at one time with Unitarians, at another with Calvinists, or again with Episcopalians and Roman Catholics.

I cannot see beyond the horizon ; but within the natural horizon am I to make an unnatural new horizon for myself ? I cannot be in two places at once ; shall I therefore refuse to visit them at different times ? This doctrine may indeed lead to one conclusion ; but it can lead justly to one only, and that I think is a very harmless one—namely, that when we have done all, we are unprofitable servants ; when we have tried all things, what we held fast is not the entire truth ; when we have seen all we can, there is still more that we cannot do. Thus far I am content to accept it. But it is no excuse to the Italian for refusing to study the religious views of Englishmen, nor to the Unitarian for believing that Calvinism is nonsense ; nor to anyone for refusing to think. It is very true that, speaking generally, to a certain extent, we must all of us be of the religion of our fathers ; we are so whether we like it or not ; whether we say we are, or say we are not. It is very true, nevertheless, that we cannot refuse to know, when we are told on good authority, that there are many more Buddhists in the world than Christians. And it appears to me that it is much more the apparent dispensation of things that we should gradually widen, than that we should narrow and individualise our creeds. Why are we daily coming more and more into communication with each other, if it be not that we learn each other's knowledge and combine all into

one ? I feel more inclined to put faith in the currents of the river of things, than because it runs one way to think I must therefore pull hard against it to go the other. ”¹ Si bien que Clough se demande si le terme de toutes nos discussions ne sera pas la formation d’une vaste synthèse religieuse, se grossissant chaque jour de nouveaux apports, où tous les hommes puiseront et où ils trouveront prête l’armature qui siéra à chaque action ; toute règle de conduite, toute maxime, tout usage, à quelque peuple, à quelque époque qu’ils puissent être attribués, y auront droit de cité : la Bible de demain verra voisiner sur ses feuillets des lois qui de nos jours semblent se contredire : “ It shall seek for the religious tradition everywhere ; it shall turn to India, if you will, and the ancient Bhagvad Gita and the laws of Menu ; to Persia and Hafiz, to China and Confucius ; to the Vedas and the Shasters ; to the Koran ; to pagan Greece and Rome ; to Homer ; to Socrates and Plato ; to Lucretius, to Virgil, to Tacitus... to Johnson... to Hume as well as to Bishop Butler. ”² Ainsi les meilleurs seront sûrs de retrouver quelque chose d’eux-mêmes dans la religion des meilleurs. Ils seront guidés par tout ce qui dans le passé est applicable au présent et, s’ils cherchent une vérité en dehors d’eux-mêmes, ce sera dans le travail quotidien de ceux qui les auront précédés, “ dans

¹ On the Religious Tradition, *Prose Remains*, pp. 419-421.

² *Ibid.*, p. 418.

la vie, dans l'action, dans la soumission, autant qu'en comporte l'action, dans les services rendus, dans l'expérience, dans la patience et dans la confiance",¹ dans tout ce qui nous dit : Cherche, mais jamais dans ce qui nous dit : Tu as trouvé. " I would scarceley have any man dare to say that he has found it (the religious tradition), till that moment when death removes his power of telling it. Let no young man presume to talk to us vainly and confidently about it. Ignorant, as said Aristotle, of the real actions of life, and ready to follow all impressions and passions, he is hardly fitted as yet even to listen to practical directions couched in the language of religion. " ²

¹ *Prose Remains*, p. 148.

² *Ibid.*, p. 148.

VIII

Si, nous détachant un moment de l'étude de la correspondance de Clough, nous faisons porter notre attention sur les principaux poèmes écrits entre 1845 et l'arrivée à Londres de l'auteur du *Bothie*, nous constatons que l'orientation, jadis incertaine, de son esprit, prend chaque jour une netteté plus grande. Clough, semble-t-il, a renoncé à connaître, dans leur nature exacte, dans leurs rapports objectifs, les choses qui l'entourent et celles qui vivent en lui-même. S'il conçoit le monde, ce n'est pas rationnellement ; sans doute il ramène tout à lui, mais son moi n'est pas constitué par un ensemble de facultés abstraites, capables de réduire à l'unité ce qui est épars, capable de créer un ordre au milieu de la diversité des phénomènes ; d'autre part, si Clough trouve un refuge dans une vie toute personnelle, ce n'est pas par un sentiment de mépris pour ce qui n'est pas lui-même ; son intellectualisme est dénué d'orgueil ; il n'exalte nullement ses propres passions, ses propres désirs, ses propres inquiétudes ; son moi n'est qu'une force de contrôle, qui s'exerce sur lui-même aussi bien que sur autrui, une sorte de filtre, tant

mental que moral, qui ne laisse passer aucune idée, aucune émotion sans qu'elle ait été au préalable complètement élaborée, sans qu'elle ait été rendue entièrement assimilable pour cet agent subtil, tenant à la fois de l'esprit et du cœur, auquel rien ne peut en imposer, et qui, pour Clough, s'appelle la conscience. La sécurité, la confiance qu'aucun système, aucune théorie fondée sur l'analyse ou la coordination des faits ne peut donner à Clough, sont donc, au premier chef, conditionnées par les exigences de son moi intime, vers lequel elles convergent et en lequel elles se fondent. Mais ces tendances, si nous les examinons maintenant en deçà de leur point de rattachement, nous pouvons les définir et les comparer. Or, nous retrouvons dans l'une et dans l'autre une même qualité essentielle : toutes deux sont avant tout intuitives. Intuitive, la tendance intellectualiste, puisque le seul résultat positif, utilisable, auquel elle conduise le poète, c'est une simple sensation de l'absolu ; intuitive, la tendance pragmatique, puisqu'elle le mène tout droit à l'action, sans avoir besoin de passer par aucun critère, sans évaluations et sans comparaisons préalables. Ainsi que nous le disions au début de ce travail, c'est à l'intérieur des faits, dans leur intime succession, et aussi au cœur même de l'absolu, dans ce qu'il a de plus pénétrant et de plus actif, que Clough se placera.

Dieu, tout d'abord, va être perçu intuitivement

par Clough ; aucun jugement, sur sa substance ou sur ses attributs ne sera plus émis ; il ne sera l'objet d'aucun rapprochement ni d'aucune distinction ; il ne sera pas pensé, il ne rentrera dans aucun concept. Il ne sera, pour le poète, qu'une présence et qu'une influence. Nous avons vu dans les précédents extraits de la correspondance comment Clough avait déjà tenté de dégager l'esprit des religions de ce qui en est la lettre, de marquer ce qui d'elles vit en nous et par nous. Dans les poèmes de la même époque et dans ceux qui suivent immédiatement, l'auteur d'*Ambarvalia* renouvelle cette tentative de désintégration ; il se saisit de la notion du divin et, tégument par tégument, il la dépouille de tout ce dont la foi, l'imagination, la pensée de l'homme l'ont revêtue. Il parvient ainsi, par élimination, à l'âme même de cette notion ; mais là toute critique, toute appréciation cesse ; il ne s'agit plus de voir, ni de comprendre ; il faut faire appel à un pouvoir qui est en nous, mais qui ne relève spécialement ni de nos sens ni de nos autres facultés, ni de l'émotion ni de la raison, à un pouvoir qui est en lui-même complet, synthétique, et qui cesse de nous guider quand nous tentons de soumettre à l'analyse ce sur quoi il a prise ou quand nous voulons le faire réagir sur des données qu'expérimentalement ou intellectuellement nous avons déjà emmagasinées.

Nous avons montré, en étudiant les lettres d'Oxford, que Clough ne pouvait admettre que

notre intime perception de la divinité fût en corrélation, soit avec des rites ou des sacrements, empruntant la voie de la sensibilité pour parvenir jusqu'à l'âme, soit avec des événements historiques. Clough avait affirmé dans ces mêmes lettres que l'on peut sans aucun danger faire abstraction des faits du Christianisme. Dans les poèmes de 1845-1851, il fait un pas de plus : cet affranchissement vis-à-vis des textes est non seulement possible, mais nécessaire. Les paraboles, les images charmantes ou radieuses de l'Evangile, tout ce qui dans la religion est demeuré local et objectif, s'interpose entre la source de la lumière et notre conscience. Si nous tenons compte de l'état de la pensée moderne, nous admettrons que cette source occupe à l'heure actuelle un autre point du firmament, et que la surface que ses rayons traversent pour parvenir jusqu'au sanctuaire de la foi doit être parfaitement translucide. Ce que les Evangélistes ont pu voir, nous le verrons nous aussi, mais avec les yeux de notre époque. Et alors, peu nous importera que Matthieu, Marc, Luc et Jean aient rapporté fidèlement ou non la parole du Christ, peu nous importera que les Livres Saints soient vérité ou légende, pourvu que nous puissions nous plonger dans l'inspiration elle-même, pourvu que la pensée divine, dépouillée en quelque sorte de ses vêtements, vienne se refléter directement dans le tréfonds de nos consciences !

Matthew and Mark and Luke and holy John
 Evanished all and gone !
 Yea, he that erst his dusky curtains quitting,
 Thro' Eastern pictured panes his level beams transmitting,
 With gorgeous portraits blent,
 On them his glories intercepted spent :
 Southwestering now, thro' windows plainly glassed,
 On the inside face his radiance keen hath cast,
 And in the lustre lost, invisible and gone,
Are, say you, Matthew, Mark and Luke and holy John ?
 Lost, is it, lost, to be recovered never ?
 However,
 The place of worship the meantime with light
 Is, if less richly, more sincerely bright,
 And in blue skies the Orb is manifest to sight. ¹

Mais ce ne sont pas seulement les textes primitifs qui introduisent dans le sentiment religieux, dans la perception intime de Dieu, un élément concret, dangereux en tant qu'il substitue le révélé, le tangible au simplement suggéré, en tant qu'il favorise l'immobilité de la pensée ; nous devons être en garde contre un autre péril ; le dogmatisme suit, lui aussi, une sorte de mouvement, il revêt à chaque instant de nouvelles formes ; sans cesse, d'époque en époque, aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui, les hommes ont cherché, cherchent et chercheront à sortir de cet état provisoire, de cette attente respectueuse de la

¹ Epi-Strauss-Ium, *Poems*, p. 95. Frédéric Strauss (1808-1874), auteur d'une *Vie de Jésus* (1835), dans laquelle il considère les Evangiles comme un mythe.

vérité qui est la philosophie des êtres d'élite ; on dirait qu'ils éprouvent un malaise à sentir vivre Dieu au fond d'eux-mêmes ; ils ont besoin de l'extérioriser, comme pour s'alléger. Ils demandent qu'on leur *montre* Dieu. Tous les prophètes sont bien accueillis d'eux, même si, d'un siècle à l'autre, leurs prédictions se contredisent :

As men at dead of night awaked
 With cries, ' The king is here ',
 Rush forth and meet whome'er they meet,
 Whoe'er shall first appear ;
 And still repeat, to all the street,
 ' 'Tis he,—the king is here ; '
 The long procession moveth on,
 Each nobler form they see,
 With changeful suit they still salute
 And cry, ' 'Tis he, 'tis he ! '

So, even so, when men were young,
 And earth and heaven were new,
 And His immediate presence He
 From human hearts withdrew,
 The soul preplexed and daily vexed
 With sensuous False and True,
 Amazed, bereaved, no less believed,
 And fain would see Him too :
 ' He is ! ' the prophet-tongues proclaimed ;
 In joy and hasty fear,
 ' He is ! ' aloud replied the crowd,
 ' Is here, and here, and here. '

'He is ! They are !' in distance seen
 On yon Olympus high,
 In those Avernian woods abide,
 And walk this azure sky :
 'They are ! They are !'—to every show
 Its eyes the baby turned,
 And blazes sacrificial, tall,
 On thousand altars burned :
 'They are ! The are !'—On Sinai's top
 Far seen the lightnings shone,
 The thunder broke, a trumpet spoke,
 And God said, 'I am one.'

Mais c'est en vain que Dieu, courroucé, a un
 jour percé les nuages de la montagne et a dit
 simplement : Je suis Un. Les hommes se sont
 repris à vouloir connaître, définir et décomposer
 la force qui donne au monde son impulsion ; jadis
 ils adoraient cent idoles grossières, maintenant ce
 qui force leur respect et leur admiration, c'est un
 arrangement matériel et sans âme :

God spake it out, 'I, God, am One ;'
 The unheeding ages ran.
 And baby-thoughts again, again,
 Have dogged the growing man :
 And as of old from Sinai's top
 God said that God is One,
 By Science strict so speaks He now
 To tell us, There is None !
 Earth goes by chemic forces ; Heaven's

A Mécanique Céleste !

And heart and mind of human kind

A watch-work as the rest !

Scepticisme ou athéisme, d'une part, de l'autre tendance à modeler l'image de Dieu selon nos désirs et selon nos besoins, voilà les deux abîmes spirituels que nous côtoyons aujourd'hui. Ne vaut-il pas mieux convenir que nous sommes revenus au pied du Sinaï, et qu'une fois encore nous attendons le Verbe ? Dieu est là-bas derrière les nuages ; mais, cette fois, nous le *sentons* présent, bien que sa forme reste voilée. Méfions-nous donc de ceux qui disent : Ici est Dieu ! Là est la Vérité ! mais écoutons la voix de notre conscience qui nous dit : Il y a un Dieu, il y a une Vérité, qui sont, bien qu'ils échappent à toute connaissance. Que cette intuition nous suffise, qu'elle nous maintienne dans l'espoir et qu'elle nous empêche de retourner vers nos erreurs anciennes. Que cette attente, fondée sur une intime conviction, nous permette de nous passer, sans danger pour notre âme, de toute preuve et de toute révélation.

'Tis but the cloudy darkness dense ;
 Though blank the tale it tells,
 No God, no Truth ! yet He, in sooth,
 Is there—within it dwells ;
 Within the sceptic darkness deep
 He dwells that none may see,

Till idol forms and idol thoughts
 Have passed and ceased to be :
 No God, no Truth ! ah though, in sooth
 So stand the doctrine's half :
 On Egypt's track return not back,
 Nor own the Golden Calf.

Take better part, with manlier heart,
 Thine adult spirit can ;
 No God, no Truth, receive it ne'er—
 Believe it ne'er—O Man !
 But turn not then to seek again
 What first the ill began ;
 No God, it saith ; ah, wait in faith
 God's self-completing plan ;
 Receive it not, but leave it not,
 And wait it out, O Man !¹

Clough est ainsi parvenu au terme de son évolution religieuse. La notion de Dieu ineffable, ne relevant ni de la raison ni de l'imagination, ne pouvant être situé ni dans le temps, ni dans l'espace, ne pouvant être l'objet ni d'une affirmation ni d'une négation, ne se prêtant à aucune inférence, à aucune déduction logique, mais vivant dans le sanctuaire de la conscience, et s'évanouissant dès que les sens ou l'esprit tentent de le faire remonter jusqu'au jour, voilà ce qui va soutenir le poète et ce qui l'empêchera de dévier au cours de l'action.

¹ The New Sinai, *Poems*, p. 81.

O Thou whose image in the shrine
 Of human spirit dwells divine ;
 Which from that precinct once conveyed,
 To be to outer day displayed,
 Doth vanish, part, and leave behind
 Mere blank and void of empty mind,
 Which wilful fancy seeks in vain
 With casual shapes to fill again !

O thou that in our bosom's shrine
 Dost dwell, unknown because divine !
 I thought to speak, I thought to say
 ' The light is here, ' ' behold the way ',
 ' The voice was thus ' and ' thus the word ',
 And ' thus I saw ' and ' that I heard ', —
 But from the lips that half essayed
 The imperfect utterance fell unmade

O Thou, in that mysterious shrine
 Enthroned, as I must say, divine !
 I will not frame one thought of what
 Thou mayest either be or not.
 I will not prate of ' thus ' and ' so ',
 And be profane with ' yes ' or ' no ',
 Enough that in our soul and heart
 Thou, whatsoe'er Thou may'st be, art.

Unseen, secure in that high shrine
 Acknowledged present and divine,
 I will not ask some upper air,
 Some future day to place Thee there ;

Nor say, nor yet deny, such men
 And women saw Thee thus and then :
 The name was such, and there or here
 To him or her Thou didst appear. ¹

¹ ὕμνος ἄνυμνος. *Poems*, p. 86. Cf. cet extrait d'une lettre de Clough à sa sœur (mai 1847) : " I think others are more right who say boldly, we don't understand it, and therefore we won't fall down and worship it. Though there is no occasion for adding, ' there is nothing in it, ' I should say, until I know, I will wait, and if I am not born with the power to discover, I will do what I can with what knowledge I have—trust to God's justice, and neither pretend to know, nor, without knowing, pretend to embrace; nor yet oppose those who, by whatever means, are increasing or trying to increase knowledge." *Prose Remains*, p. 114.

Clough, dans la dernière strophe de son poème, semble incliner complètement vers le mysticisme ; Dieu n'aura plus même besoin d'être senti par nous ; il suffira qu'il se subdivise et qu'il se retrouve dans les regards, les gestes de chacun de ceux qui nous entourent :

Do only Thou in that dim shrine,
 Unknown or known remain, divine,
 There, or if not, at least in eyes
 That scan the fact that round them lies,
 The hand to sway, the judgment guide,
 In sight and sense Thyself divide :
 Be Thou but there,—in soul and heart,
 I will not ask to feel Thou art.

IX

A l'arrière-plan de la philosophie de Clough, comme fond continu sur lequel l'action se détache, nous trouvons donc une conception purement intuitive de Dieu et de la vérité. Voyons maintenant comment l'action elle-même, fait isolé, fragmentaire, concret, empruntant la voie des sens et relevant de l'expérience, est aussi chez lui, mais à un autre point de vue, intuitive ; cette constatation effectuée, nous pourrions conclure que ce qui s'offre au poète, c'est une série d'intuitions expérimentales, dont la valeur est garantie par une intuition générale et infiniment plus étendue de la vérité, laquelle lui est fournie directement par sa conscience.

Dès 1841, dans le poème *Tò καλόν*, nous avons vu qu'aux yeux de Clough l'homme n'a pas le droit de se refuser à l'action qui se présente à lui, sous le seul prétexte qu'elle ne répond pas à la notion idéale qu'il a conçue de l'action bonne ; car, ignorant le véritable critère de l'action, il est incapable de dire laquelle, de l'action imaginaire ou de l'action réelle, a la plus grande valeur relative. Or, cette pensée du poète va se perfectionner et se développer entre 1841 et 1852.

En faisant usage des morceaux détachés et des lettres, dont quelques-unes, légèrement postérieures au départ d'Oxford, datent du premier séjour de Clough à Londres, nous pourrions montrer comment l'auteur d'*Ambarvalia* semble répudier toutes les tentatives de classification de l'action, élimine successivement tous ses caractères accessoires, brise tous les cadres dans lesquels on cherche communément à la faire rentrer, pour la saisir dans son mouvement, dans sa continuité.

Le criterium de l'action ne saurait être, tout d'abord, pour Clough un criterium d'époque ; il n'est pas une seule heure qui ait le monopole de l'acte juste, vrai, définitif. Sans doute le monde ne raisonne pas ainsi ; selon une forte parole du poète, il emprunte à chaque jour sa vérité. Une maxime dit que l'antiquité des choses n'est pas une garantie de leur véracité. Mais pourquoi dès lors leur nouveauté serait-elle un meilleur gage ? Si, dans le recul de deux milliers d'années dont dispose la conscience moderne, nous ne trouvons que de vaines tentatives, des espoirs déçus, des labeurs infructueux, comment pourrions-nous croire qu'il nous soit réservé, à nous dont la vie n'a, par rapport à la somme des vies qui nous précèdent, que la valeur d'un instant, de comprendre le vaste dessein de l'univers ? En fait, pour celui qui, comme Clough, est dans l'attente de la vérité, qui la considère, non comme un objet concret, mais comme une voie toujours ouverte, s'étendant à

l'infini au-delà et en deçà de nous, la localisation dans le temps est presque une impossibilité ; l'action ne peut être bonne uniquement parce qu'elle appartient au passé, car sans cesse de nouvelles données, de nouveaux afflux d'expériences viennent modifier notre structure intime et faire que ce qui était acceptable hier ne l'est plus aujourd'hui ; mais il n'y aura pas non plus de présomption particulière en faveur de l'action présente, car, dans la marche de l'esprit, celle-ci sera demain une action passée ; elle vaudra donc pratiquement pour le présent, mais sans que cette valeur ait rien de définitif, sans qu'elle soit un critère :

' Old things need not be therefore true, '
O brother men, nor yet the new ;
Ah ! still awhile the old thought retain,
And yet consider it again !

The souls of now two thousand years
Have laid up here their toils and fears,
And all the earnings of their pain,—
Ah, yet consider it again !

We ! what do we see ? each a space
Of some few yards before his face ;
Does that the whole wide plan explain ?
Ah, yet consider it again !

Alas ! the great world goes its way,
And takes its truth from each new day :

They do not quit, nor can retain,
Far less consider it again. ¹

Il est ensuite manifeste que Clough ne songe pas à établir, parmi les différentes formes concrètes de l'action, une hiérarchie fondée sur leur caractère matériel ou intellectuel, altruiste ou égotiste. Il n'y aura point de travaux qui *à priori* seront nobles, et d'autres qui seront vils. Le facteur dignité n'entrera pas non plus en ligne de compte. Une besogne quotidienne, même des plus prosaïques, faite simplement, saintement, sans prétentions humanitaires, sans effusions et sans appel à la charité, voilà ce qui peut-être siéra le mieux à l'honnête homme : " It is a good deal forgotten that we came into this world to do, not kindness to others, but our own duty, to live soberly, righteously and godly, not benevolently, philanthropically and tenderheartedly. To earn his own bread honestly — in the strictest sense of the world *honestly* — to do plain straightforward work or business well and thoroughly, not with mere eye-service for the market, is really quite a sufficient task for the ordinary mortal. " ² Clough est, d'ailleurs, d'avis que rien ne vaut un labeur pénible et même mécanique pour mettre un terme

¹ *Poems*, p. 93.

² *Prose Remains*, p. 171. Cf. *Considerations ou Recent Social Theories* : " The highest political watchword is not Liberty, Equality, Fraternity, nor yet Solidarity, but Service. " *Prose Remains*, p. 411.

à nos spéculations, à nos perplexités morales et pour nous faire voir, sous leur jour vrai, les choses qui nous entourent ; il écrit en mars 1852 : “ All things become clear to me by work more than by anything else. Any kind of drudgery will help one out of the most uncommon either sentimental or speculative perplexity ; the attitude of work is the only one in which one can see things properly. ” ¹

Le criterium de l'action ne sera pas non plus la coutume ou la tradition. Jusqu'à quel point et dans quel esprit nous devons nous plier aux exigences de la société, c'est ce que Clough étudiera dans *Dipsychus* ; mais, avant même d'avoir procédé à l'analyse de ce drame philosophique, et en nous en tenant aux *Poèmes*, nous pouvons affirmer que Clough ne s'assimilera pas bénévolement et sans réserves la notion courante du devoir : celle-ci fait place à trop d'accommodements et de compromis pour ne pas être sujette à caution :

Duty—that's to say, complying
 With whate'er's expected here ;
 On your unknown cousin's dying
 Straight be ready with the tear ;
 Upon etiquette relying,
 Unto usage nought denying,
 Lend your waist to be embraced,
 Blush not even, never fear ;
 Claims of kith and kin connection,

¹ *Prose Remains*, p. 180.

Claims of manners honour still,
 Ready money of affection
 Pay, whoever drew the bill.
 With the form conforming duly,
 Senseless what it meaneth truly,
 Go to church—the world require you,
 To balls—the world require you too,
 And marry—papa and mamma desire yo,
 And your sisters and schoolfellows do.
 Duty—'tis to take on trust
 What things are good, and right, and just ;
 And whether indeed they be or not,
 Try not, test not, feel not, see not ;
 'Tis walk and dance, sit down and rise
 By leading, opening ne'er your eyes ;
 Stunt sturdy limbs that Nature gave,
 And be drawn in a Bath chair along to the grave.
 'Tis the stern and prompt suppressing,
 As an obvious deadly sin,
 All the questing and the guessing
 Of the soul's own soul within :
 'Tis the coward acquiescence
 In a destiny's behest,
 To a shade by terror made,
 Sacrificing, aye, the essence
 Of all that's truest, noblest, best :
 'Tis the blind non-recognition
 Or of goodness, truth, or beauty,
 Save by precept and submission ;
 Moral blank, and moral void,
 Life at very birth destroyed.
 Atrophy, exinanition !

Duty !

Yea, by duty's prime condition

Pure nonentity of duty !¹

Si bien que, renonçant à ramener l'action à un concept qui puisse, dans tous les cas, la contenir, Clough en vient à la considérer dans sa nudité, dans sa réalité interne, dans sa progression ; il la perçoit dynamiquement, dans la résistance ou dans l'effort envahissant. Quel que soit notre rang, quelle que soit la portée de nos gestes, que nous suivions l'exemple d'autrui ou que nous innovions, ce qui importe avant tout, c'est que nous ne soyons pas passifs. Nous ne serons pas en révolte contre l'ordre du monde, mais nous comprendrons que le monde a été fait pour recevoir notre empreinte. Les choses au milieu desquelles nous vivons sont timides si nous sommes vaillants, agressives si nous sommes timides. La terre attend son conquérant. L'homme se frayera un chemin à travers la matière, non dans l'espoir d'un profit, non même en escomptant la joie de la possession, mais uniquement pour la satisfaction, pour la gloire d'agir. Il ne sera pas arrêté par l'idée que ce qu'il atteindra sera peu de chose à côté de ce qu'il pourrait atteindre ; il n'y aura point de finalité dans son effort, celui-ci se suffira à lui-même. C'est dans l'impulsion vitale, dans le mouvement et non dans le but, que la conscience verra une source de

¹ Duty, *Poems*, p. 181.

joie, que nous remplirons notre destinée. Et là encore les tendances pragmatiques de Clough — teintées au surplus d'humanisme ¹ — nous paraissent indéniables.

Hope evermore and believe, O man, for e'en as thy thought
So are the things that thou se'est ; e'en as thy hope and
[belief.

¹ Cet humanisme se muera même, dans le morceau intitulé : *Even the Winds and the Sea obey*, en un pur idéalisme créateur. Non seulement les éléments obéissent à notre volonté, mais notre volonté détermine l'intensité de ces éléments. Le poème a trait à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb :

Said the Poet, I wouldn't maintain,
As the mystical German has done,
That the land, inexistent till then,
'To reward him then first saw the sun ;
And yet I could deem it was so,
As o'er the new waters he sailed,
That his soul made the breezes to blow,
With his courage the breezes had failed ;
His strong quiet purpose had still
The hurricane's fury withheld ;
The resolve of his conquering will
The lingering vessel impelled :
For the beings, the powers that range
In the air, on the earth, at our sides,
Can modify temper and change
Stronger things that the winds and the tides,
By forces occult can the laws—
As we style them—of nature o'errule ;
Can cause, so to say, every cause,
And our best mathematics befool ;
Can defeat calculation and plan,
Baffle schemes ne'er so wisely designed,
But will bow to the genius of man
And acknowledge a sovereign mind.

Poems, p. 438.

Cowardly art thou and timid ? they rise to provoke thee
[against them ;

Hast thou courage ? enough, see them exulting to yield.

Yea, the rough rock, the dull earth, the wild sea's fuming
[waters

(Violent say'st thou and hard, mighty thou thinks't to

[destroy),

All with ineffable longing are waiting their Invader,

All, with one varying voice, call to him, Come and subdue;

Still for their Conqueror call, and, but for the joy of being

[conquered

(Rapture they will not forego), dare to resist and rebel ;

Still, whan resisting and ranging, in soft undervoice say

[unto him,

Fear not, retire not, O man ; hope evermore and believe.

Go from the east to the west, as the sun and the stars

[direct thee,

Go with the girdle of man, go and encompass the earth.

Not for the gain of the gold ; for the getting, the hoarding,

[the having,

But for the joy of the deed ; but for the Duty to do.

Go with the spiritual life, the higher volition and action,

With the great girdle of God, go and encompass the earth.

Go ; say not in thy heart, And what then were it accom-
[plished,

Were the wild impulse allayed, what were the use of the
[good !

Go, when the instinct is stilled, and when the deed is
[accomplished,

What thou hast done and shalt do, shall be declared to
[thee then.

Go with the sun and the stars, and yet evermore in thy spirit
 Say to thyself: It is good: yet is there better than it.
 This that I see is not all, and this that I do is but little;
 Nevertheless it is good, though there is better than it.¹

Ainsi comprises, n'ayant extérieurement aucun caractère commun, la foi religieuse du poète et sa foi en la vertu de l'action peuvent pourtant s'équilibrer intimement et trouver même un terrain d'entente. Sans doute, la première s'appuie sur le

¹ *Poems*, p. 188. Cf. le morceau suivant :

To wear out heart, and nerves, and brain,
 And give oneself a world of pain;
 Be eager, angry, fierce, and hot,
 Imperious, supple—God knows what,
 For what's all one to have or not;
 O false, unwise, absurd, and vain!
 For 'tis not joy, it is not gain,
 It is not in itself a bliss,
 Only it is precisely this
 That keeps us all alive.

To say we truly feel the pain,
 And quite are sinking with the strain;—
 Entirely, simply, undeceived,
 Believe, and say we ne'er believed
 The object, e'en were it achieved,
 A thing we e'er had cared to keep;
 With heart and soul to hold it cheap,
 And then to go and try it again;
 O false, unwise, absurd, and vain!
 O, 'tis not joy, and 'tis not bliss,
 Only it is precisely this
 That keeps us still alive.

Life in Struggle, *Poems*, p. 183.

sentiment de l'infini, lequel ne sort pas du domaine impénétrable de la conscience, ne revêt ni corps, ni substance, ne se manifeste jamais sous une forme tangible ; l'autre, au contraire, pénètre les moindres manifestations de la vie concrète, se traduit sous mille aspects objectifs ; mais si elles sont utilisées différemment par Clough, elles ont néanmoins pour essence, nous venons de le montrer, d'être toutes deux intuitives. L'une est privée de tout attribut, l'autre n'est inséparable d'aucun. Toutes deux sont seulement conditionnées par les sensations, les émotions inhérentes au même individu ; *dans l'adoration ou dans l'action, rien ne s'interpose entre le poète et son objet* ; et rien alors n'empêche que, dans un dernier effort de synthèse subjective, il fasse converger l'action et l'adoration. Le travail deviendra pour Clough une prière. Dieu ineffable, innommé, verra monter vers lui, comme la plus belle des louanges, l'action accomplie du fond du cœur :

O only Source of all our light and life,
Whom as our truth, our strength, we see and feel,
But whom the hours of mortal moral strife
Alone aright reveal !

Mine inmost soul, before Thee inly brought,
Thy presence owns ineffable, divine ;
Chastised each rebel self-encentered thought,
My will adoreth Thine.

With eye down-dropt, if then this earthly mind
 Speechless remain, or speechless e'en depart ;
 Nor seek to see — for what of earthly kind
 Can see Thee as Thou art ?—

If well-assured 'tis but profanely bold
 In thought's abstractest forms to seem to see,
 It dare not dare the dread communion hold
 In ways unworthy Thee,

O not unowned, thou shalt unnamed forgive,
 In worldly walks the prayerless heart prepare ;
 And if in work its life it seem to live,
 Shalt make that work be prayer.

Nor times shall lack, when while the work it plies,
 Unsummoned powers the blinding film shall part,
 And scarce by happy tears made dim, the eyes
 In recognition start.

But, as thou willest, give or e'en forbear
 The beatific supersensual sight,
 So, with Thy blessing blest, that humble prayer
 Approach Thee morn and night. ¹

¹ Qui Laborat, Orat. *Poems*, p. 85.

X

Mais si la philosophie de l'action prend corps dans les poèmes isolés écrits par Clough entre 1848 et 1852, c'est dans *Dipsychus*,¹ qui est avec le *Bothie* et *Amours de Voyage* l'œuvre capitale du poète, qu'elle se présente à nous dans toute son ampleur.

Clough nous a montré dans *Ambarvalia* et dans sa correspondance d'Oxford comment il lui a été possible de réaliser spontanément en lui-même l'accord de l'action nécessaire et des données spirituelles suggérées par la conscience. Dans *Dipsychus* il va plus spécialement étudier sous quelles formes l'action peut s'offrir à nous, comment, selon notre tempérament, elle nous attirera ou nous éloignera, et comment, finalement, nous devons nous comporter pour satisfaire à la fois aux exigences de l'âme et à celles de la vie concrète. Nous relevons dans *Dipsychus* un double conflit : un conflit purement émotionnel, qui est de la nature intime de l'ouvrage, qui progresse en même temps que le drame lui-même, et qui se trouve résolu au moment où ce dernier se dénoue, et un conflit plus

¹ Ecrit en 1850, lors d'un bref séjour de Clough en Italie.

particulièrement philosophique, qui découle d'une interprétation du poème.

Le premier est celui de la conscience tendre, que représente Dipsychus, et de la puissance vitale, symbolisée par l'Esprit. La conscience tendre, c'est, dans le domaine moral, le besoin d'analyse et de clarté ; elle tend à ramener la vie à des éléments simples ; le monde l'effraie et lui répugne, parce que chacun de ses actes, chacun de ses gestes, est un composé d'éléments qui n'ont pas même essence et qui, pourtant, sont indissolubles : le monde fait profession de croire en des religions qui proclament que la chasteté et le renoncement sont les vertus suprêmes, et, au même moment, il recherche la jouissance et les plaisirs des sens ; le monde a le sentiment de l'honneur, mais son code d'honneur n'est qu'un mélange de préjugés et de traditions, et n'a rien à voir avec la dignité vraie de la personne humaine : à l'observance de certains rites, il sacrifie sans hésitation la justice elle-même ; le monde parle d'amour et il pense à l'intérêt ; il parle de devoir et il pense au profit ; tout cela sans scrupules, presque naïvement. Par quels moyens, en suivant quelles voies, la conscience tendre pourra-t-elle, sans se parjurer, sans cesser d'être elle-même, parvenir à prendre contact avec cette réalité complexe ? Abdiquera-t-elle, capitulera-t-elle, trouvera-t-elle un moyen terme, ou s'isolera-t-elle définitivement ?

Si Dipsychus incarne la tendance à l'analyse, à la désintégration de la réalité, l'Esprit, au contraire, semble pencher pour une explication synthétique de cette dernière ; ses éléments, il les considère, non dans leur simplicité, mais dans leur fusion ; son rôle n'est qu'un plaidoyer en faveur de l'adaptation de l'âme aux exigences totales de la vie ; tour à tour éloquent, cynique, ironique, sobrement ému, selon qu'il se tourne vers tel ou tel de ses aspects, il ne voit rien en dehors d'elle que rêveries malades, méditations stériles et décevantes. Pour Dipsychus, il est, sans doute, l'Esprit du Mal, mais, pour nous et pour Clough lui-même, il est quelque chose d'autre ou plutôt quelque chose de plus. Il perçoit la vie à sa source, dans sa grandeur, dans sa richesse, dans sa puissance, dans ce qui en elle est mouvement, transformation. Par rapport à la conscience, il est le tentateur, l'ennemi de la pensée, laquelle veut rester libre de séparer, d'éliminer, de créer un monde à son tour ; mais, par rapport au monde concret, organique, il est la volonté créatrice, le "cosmocrator".¹ Il englobe le bon et le mauvais ; la force, la ruse, l'amour, la sympathie favorisent également ses plans ; il s'inspire si bien des besoins

¹ *Di.* Tell me thy name, now it is over

Sp. For a brass plate upon a door
What think you of *Cosmocrator* ?

Di. Τοὺς κοσμοκράτορας τοῦ αἵῶνος τούτου.

And that you are indeed, I do not doubt you.

Poems, p. 165.

de la vie, que, pour l'homme de vertu moyenne, pour l'homme que le monde a déjà saisi et qu'il a partiellement adapté, son influence n'a rien de maléfique ; ce qu'il recommande, c'est ce que maint individu, convaincu de sa propre honnêteté et honoré par ses semblables, a depuis longtemps accepté. Objectivement, l'Esprit ne peut donc être défini comme la puissance du mal. S'il nous apparaîtrait démoniaque, ce n'est certainement pas par la nature des actions qu'il conseille : leurs caractères sont trop mêlés, trop divers pour qu'on en puisse rien déduire contre lui.

C'est là, d'ailleurs, ce que Clough prend soin d'indiquer dans un appendice plein d'humour. L'auteur est censé converser avec un sien oncle, ferme anglican, attaché aux institutions de son pays et habitué à juger de l'importance de la faute d'après celle de la sanction. Il serait, certes, très disposé à admettre que l'Esprit n'est autre que le Diable, puisque son rôle dans le poème est d'induire autrui en tentation ; mais comment avouer que les actes préconisés par le Diable puissent être, la plupart du temps, tout juste ceux qui constituent la trame de la vie d'un Anglais respectable ? Et le poète d'ajouter au trouble de l'Oncle en répondant que ce qui donne précisément à l'œuvre son caractère, c'est que nul ne peut dire très exactement dans quelle mesure l'Esprit représente Satan et dans quelle mesure l'honnête homme : " Dear sir, ' said I, ' says the proverb — " Needs must

when the devil drives” ; and if the devil is to speak....” — “ Well, ’ said my uncle, ‘ why should he ? Nobody asked him. Not that he didn’t say much which, if only it hadn’t been for the way he said it, and that it was he who said it, would have been sensible enough ’ — ‘ But, Sir, ’ said I, ‘ perhaps he wasn’t a devil after all. That’s the beauty of the poem ; nobody can say. You see, dear sir, the thing which it is attempted to represent is the conflict between the tender conscience and the world. Now, the over-tender conscience will, of course, exaggerate the wickedness of the world ; and the Spirit in my poem may be merely the hypothesis or subjective imagination formed, etc. ” ¹

Le conflit philosophique est d’un tout autre genre ; en fait, il n’éclate que dans la deuxième partie du drame, alors que Dipsychus s’est *en principe* déclaré prêt à agir. Dipsychus avait jusqu’à refusé l’action parce qu’elle était complexe et

¹ *Poems*, p. 167. C’est en quoi l’Esprit se distingue du Méphistophélès de *Faust*. Mr. Waddington écrit à ce sujet : “ The Power of this World, as opposed to the higher principles, and pure, holier yearnings of a noble and true heart, is doubtless the best definition that can be given of this so-called *Spirit*. If we compare him with the character of *Mephistopheles*, as depicted by Goethe, in *Faust*, we perceive that they are altogether dissimilar, for the latter is plainly and entirely the spirit of evil, although a learned spirit withal, whereas Clough’s is a much more subtle creation, corresponding more closely with the character of what is usually termed a ‘ man of the world ’ than with that of the legendary Prince of Darkness. ” *Arthur Hugh Clough*, p. 216.

ne se calquait pas sur son idéal du devoir et de la pureté morale. Il va maintenant la différer parce qu'elle se présente toujours sous une forme isolée, parce qu'elle ne traduit pas un vaste dessein, parce qu'il est impossible de la ramener à un principe transcendantal, parce qu'elle n'a aucun point d'attache dans l'absolu. Il voudrait trouver en elle le reflet direct d'une intelligence et d'une volonté supérieures ; il se croirait racheté, il croirait être indemne de toute souillure, s'il pouvait acquérir la conviction que l'action, qui ne satisfait point spontanément la conscience, n'est que la voie mystérieuse qu'emprunte la Divinité pour parvenir à ses fins. Mais une telle satisfaction n'est pas réservée à Dipsychus. Sur la nature de l'action, il ne saura rien. En tant qu'il est sollicité par la vie concrète, il devra s'en remettre entièrement à l'Esprit. De ses analyses, de ses distinctions subtiles, de ses essais de systématisation, il ne tirera que des raisons de ne pas agir. Abandonnant successivement chacune de ses positions abstraites, reculant de criterium en criterium, il lui faudra finalement accepter le complexe et l'unique comme le réel ; quelque effroi qu'il en ressente, il lui faudra se plonger tout entier dans le torrent bouillonnant de la vie, renoncer à la décomposer et à la juger en détail. Il lui faudra se placer à *l'intérieur des faits*. Mais sa personnalité, à l'opposé de celle de l'Esprit, ne se laissera pas absorber, ni adapter par eux ; quelque chose de son moi ancien subsistera ; ce

quelque chose, ce sera justement sa conscience, qui, au lieu d'être oblitérée, sera fortifiée par l'action ; l'absolu, l'infini qu'elle ne peut retrouver dans les faits, elle les rencontrera au cours de sa communion avec l'inaccessible et l'inexprimé ; si bien que, lorsque ses facultés de choix et de discernement ne le conduiront plus, une influence secrète pourra lui faire éviter les écueils. ¹

Le pacte qui nous fait accepter la réalité n'a donc rien qui lie fatalement notre âme. La destruction de notre idéal, notre douleur de ne point retrouver en dehors de nous ce qui est en nous, de ne pouvoir purifier, harmoniser le monde extérieur, tout cela compte peu si nous ne laissons pas éteindre la flamme qui brille au fond de nous ; le péché n'est pas d'accepter la vie, ni même d'avoir l'air de capituler devant la vie, mais de laisser

¹ Cette double attitude ou cet équilibre moral sera évidemment très difficile à maintenir. L'Esprit, dans les tout derniers vers du poème, laisse entendre à Dipsychus qu'un jour sa victoire sera complète, et, dans un morceau inachevé qui fait suite à *Dipsychus*, Clough nous montre comment son héros a glissé lentement vers une adaptation sans réserve, c'est-à-dire vers la déchéance morale. Dipsychus qui, dans le drame philosophique, s'était simplement soumis, a, semble-t-il, cherché par la suite à tirer profit de sa soumission. Y a-t-il, dans le *Dipsychus Continued*, un simple incident dramatique ? La note franchement pessimiste de ce fragment a-t-elle un rapport quelconque avec la pensée véritable de Clough ? C'est à la première hypothèse que nous nous rallierons. Tout le reste de l'œuvre nous est, en effet, une garantie qu'aux yeux de Clough il n'y a aucune incompatibilité entre l'action et la vie de la conscience. Nous considérerons donc *Dipsychus* comme formant à lui seul un tout, en faisant abstraction du *Dipsychus Continued*.

éteindre les lumières que sont pour nous les suggestions intimes de la conscience. Dipsychus, bien qu'en apparence vaincu, ne connaîtra donc pas la défaite ; son effroi en face de l'action aura été une garantie de vie morale, de même que la faveur de l'Esprit pour toute action sera une garantie de vie concrète. Il s'agit en réalité de deux attitudes qui *à priori* ne peuvent être jugées qualitativement, mais dont la valeur relative ne sera perçue que lorsqu'elles auront réagi l'une sur l'autre, pour donner naissance à une troisième attitude qui aura, semble-t-il, les sympathies de Clough.

Il est nécessaire, pour suivre la progression du poème, de le diviser en quatre parties : 1° Dipsychus et l'Esprit sont guidés par deux principes qu'ils proclament eux-mêmes inconciliables : Dipsychus rejette toute action, parce qu'aucune ne s'accorde avec son idéal de pureté morale ; l'Esprit, au contraire, recommande l'action et, sans distinguer entre les formes qu'elle peut revêtir, englobe dans celle-ci aussi bien l'effort créateur que la jouissance facile et la soumission aux lois que le monde a tracées pour nous. 2° Dipsychus, las des méditations stériles, accepte l'idée de l'action, mais il la voudrait rattacher à un principe qui fût bon en lui-même, ou, tout au moins, à quelque grand dessein parfaitement compréhensible ; mais il se refuse encore une fois à agir quand l'Esprit lui démontre que le monde — du moins en tant qu'il nous est

révélé n'obéit pas à un vaste plan, que, s'il a une essence, celle-ci est elle-même complexe, et qu'il serait aussi vain de vouloir se réfugier dans l'intelligence totale que dans la pureté parfaite. 3° Dipsychus, enfin convaincu qu'il n'est pas de retranchement spirituel ou métaphysique contre l'action, consent à livrer à l'Esprit la plus grande partie de son être ; il fera ce que le monde attend de lui ; mais il demande qu'une fraction de son moi intime lui soit réservée. L'Esprit ne cède pas. 4° Dipsychus s'est entièrement soumis, mais il s'est aperçu au même moment qu'il n'a rien sacrifié, car il peut rester lui-même au cours de l'action ; sa dignité d'homme, sa foi, sa conscience, ses scrupules mêmes seront sauvegardés. Peu importe qu'il ait cédé, si la force qu'il sent derrière lui, et qui, elle, ne se prête à aucun compromis, le soutient et l'encourage dans les actes de la vie de chaque jour.

XI

Suivons, en donnant une analyse succincte du poème, la progression que nous venons d'indiquer. Nous sommes à Venise. Dipsychus a quitté Naples où, pendant la semaine de Pâques, il a vu le peuple profaner, par des divertissements sensuels et grossiers, l'anniversaire de la résurrection de Jésus. Ainsi toute la leçon du Christianisme a été inutile. L'humilité des apôtres, la piété des saintes femmes, le sacrifice sublime du Fils de Dieu n'ont abouti qu'à cette parodie. A cela, il n'est pour Dipsychus qu'une explication, à la fois décevante et consolante : la Légende s'est trompée, Christ n'est pas rescuscité :

Ashes to ashes, dust to dust ;
As of the unjust, also of the just—
Yea, of that Just One too !
It is the one sad Gospel that is true—
Christ is not risen ! ¹

C'est ce dernier vers qui va sonner comme un leit-motiv au cours des premières scènes du poème. Ici le compromis qui blesse Dipsychus c'est

¹ *Poems*, p. 102.

celui de la tradition et de l'instinct. Il ne peut comprendre comment les croyances demeurent, alors que la vie des croyants semble s'orienter dans une direction tout opposée à celle que les fondateurs de la religion avaient indiquée. Si nous ne voulons pas sombrer dans le pessimisme, nous sommes donc réduits à croire que le monde attend encore sa loi. Pour Dipsychus la vie est mauvaise parce qu'elle refuse de reproduire le type de sagesse et de pureté dont elle proclame pourtant la valeur souveraine. Elle fait profession de respecter les nobles exemples et les nobles paroles, mais elle renferme en elle-même quelque chose d'instable et de subtil qui l'éloigne sans cesse de son modèle. Doit-elle donc être sacrilège dans l'usage qu'elle en fait, pour ne pas être hypocrite vis-à-vis d'elle-même ? C'est là le dilemme qui fait horreur à Dipsychus. Qu'y a-t-il de commun, pour la conscience tendre, entre cette foule agitée qui se meut sur la Piazzetta, moins bestiale, mais plus déconcertante peut-être que celle de Naples, ou qui s'entasse dans les gondoles groupées autour du môle, toutes parées d'oriflammes, emportant vers le Grand Canal ses cris joyeux et ses chansons, et les quelques fidèles qui, le même jour, muets d'extase, virent en Palestine le sépulcre vide ? Y a-t-il donc dans la vie une force si puissante qu'elle nous tire violemment du dedans vers le dehors, qu'elle nous arrache à notre moi, solennel, ému, hanté par des images radieuses, pour nous projeter

au milieu de la confusion, de la multiplicité des formes et des gestes étrangers ? Oui, répond l'Esprit ; ouvrons tout simplement les yeux, et nous verrons que la vie se justifie par la vie. Par quelle aberration voudrait-on inspirer à ce peuple turbulent et bariolé, à ces filles aux cheveux sombres, dont les prunelles lancent des éclairs, les sentiments qui, il y a deux mille ans, se frayaient un chemin dans le cœur des humbles témoins du drame de Palestine ? Bien entendu, dans l'état d'âme où se trouve Dipsychus, une telle pensée ne peut être que profane. Il faut, pour qu'elle surgisse en lui, que la gaieté ambiante l'arrache brusquement à ses méditations, et c'est à l'Esprit qu'est réservée cette rapide intervention.

Di. Ah ! and I think at Venice
Christ is not risen either

Sp. Nay,
Such things don't fall out every day :
Having once happened, as we know,
In Palestine so long ago,
How should it now at Venice here
Where people, true enough, appear
To appreciate more and understand
Their ices, and their Austrian band
And dark-eyed girls. ¹

L'Esprit parle ici avec la voix du sens commun, mais, en ce moment, pour Dipsychus, le sens

¹ *Poems*, p. 110.

commun c'est le péché. Il voit, parce qu'il est sincère (et parce que l'Esprit fait partie de lui-même), mais il souhaiterait de ne pas voir, car le spectacle qui lui est offert le dérouté. Son unité interne est dès à présent rompue ; impropre lui-même à l'action, il sait maintenant que le monde a adopté la voie de l'action. La portion la plus sensible de son être aura beau appeler à son secours contre l'Esprit tout ce qui, dans sa propre mémoire ou dans la nature, parle de blancheur et de sainteté, elle aura beau chercher dans l'idée de tentation un refuge contre le réalisme des faits, il lui faudra tenir compte dorénavant de l'impuissance où se trouve toute maxime, quand bien même elle eût été dictée par un Dieu, de venir entièrement à bout de la vie multiple, riche et complexe :

Di. What is this persecuting voice that haunts me ?
 What ? Whence ? Of whom ? How am I to detect ?
 Myself or not myself ? My own bad thoughts,
 Or some external agency at work,
 To lead me who knows whither ?

Sp. Eh ?
 We're certainly in luck to-day :
 What crowds of boats before us plying—
 Gay parties, singing, shouting, crying—
 Saluting others past them flying !
 What numbers at the causeway lying !
 What lots of pretty girls, too, hieing
 Hither and thither—coming, going,

And with what satisfaction showing
 Their dark exuberance of hair,
 Black eyes, rich tints, and sundry graces
 Of classic pure Italian faces !

Di.

Ah me, me!

Clear stars above, thou roseate westward sky,
 Take up my being into yours ; assume
 My sense to know you only ; steep my brain
 In your essential purity ; or, great Alps,
 That wrapping round your heads in solemn clouds
 Seem sternly to sweep past our vanities,
 Lead me with you—take me away, preserve me !

O moon and stars, forgive ! and thou, clear heaven,
 Look pureness back into me. Oh, great God !
 Why, why, in wisdom and in grace's name,
 And in the name of saints and saintly thoughts,
 Of mothers, and of sisters, and chaste wives,
 And angel woman-faces we have seen,
 And angel woman-spirits we have guessed,
 And innocent sweet children, and pure love,
 Why did I ever one brief moment's space
 But parley with this filthy Belial ?
 Was it the fear
 Of being behind the world, which is the wicked ? ¹

Le premier épisode de *Dipsychus* pourrait être
 appelé l'épisode du plaisir, le second est celui de
 l'honneur. Dans un cas, le monde est trop docile
 aux impulsions de la nature ; dans l'autre il sert,

¹ *Poems*, p. 112.

au contraire, un idéal rigide, un code artificiel qui ne se prête à aucune atténuation, ni à aucune interprétation personnelle. Après avoir péché aux yeux de Dipsychus par trop de souplesse, par la place trop grande qu'elle donne au facteur proprement humain, notre morale pèche maintenant par sa raideur factice.

La nouvelle série de questions qui se pose pour Dipsychus est la suivante : Sommes-nous en droit, quand nous sommes outragés et que l'injure qui nous est faite ne compte pas parmi celles que relève la loi, de prendre nous-mêmes la défense de notre personnalité ? Devrons-nous, conformément aux indications d'une justice idéale, peser les intentions du coupable, puis évaluer l'exacte répercussion qu'aura sur sa destinée le châtimement que nous lui infligerons ? Devrons-nous nous demander si l'offense nous atteint effectivement et individuellement, en négligeant toutes les indications que nous fournit le code usuel de l'honneur ? Ou, au contraire, notre bras sera-t-il dirigé par une force impulsive, et notre hérédité, nos traditions réagiront-elles contre l'atteinte faite à notre dignité ?

Dipsychus, au cours d'une promenade, a été heurté par un officier autrichien, qui, voulant se frayer un passage, l'a rejeté de côté en proférant un juron. Provoquera-t-il l'officier ou le laissera-t-il s'éloigner sans protester ? L'Esprit penche pour la première alternative ; non point qu'il désire que l'affront soit effectivement lavé dans le sang de

l'offenseur ; la morale du monde sera satisfaite par un geste : il suffit que Dipsychus montre qu'il se sent atteint :

Sp. Only some verbal small requiting ;
 Or give your card—we'll do't by writing.
 He'll not stick to it. Soldiers too
 Are cowards, just like me or you. ¹

qu'il montre surtout qu'il est bien né, et qu'il possède un point d'honneur placé au-dessus des arguments utilitaires :

Sp. But, O my friend, well-bred, well-born—
 You to behave so in these quarrels
 Makes me half doubtful of your morals !
 It were all one,
 You had been some shopkeeper's son,
 Whose childhood ne'er was shown aught better
 Than bills of creditor and debtor. ²

Mais l'Esprit s'est placé là sur un terrain dangereux pour sa propre cause. Il est clair que, pour le poète, le duel, convention sociale, réparation hâtive ou simple simulacre, ne résout rien. Ici, c'est l'Esprit qui se nourrit d'illusions, alors que Dipsychus se nourrit de vérité ; ce dernier semble donc devoir remporter une victoire facile ; c'est lui qui a raison contre le monde, car entre le scrupule et sa parodie, entre l'honneur, apanage

¹ *Poems*, p. 117.

² *Ibid.*, p. 117.

de toutes les âmes justes et droites, et le point d'honneur, attribut d'une classe par ailleurs privilégiée, il n'y a rien de commun. Combien l'appel à la pitié qui sort des lèvres de Dipsychus sonne plus franchement, plus humainement que les éclats d'indignation toute verbale de l'Esprit ! Dipsychus l'emporte quand, songeant à une rencontre possible de son âme et de celle de son offenseur aux pieds du trône du souverain juge, il s'écrie :

Di. I seem in spirit to see

How he and I at some great day shall meet
Before some awful judgment-seat of truth ;
And I could deem that I behold him there
Come praying for the pardon I give now,
Did I not think these matters too, too small
For any record on the leaves of time ? ¹

Il l'emporte encore quand il montre que l'argument de l'amour-propre n'est pas de ceux qui ont prise sur la conscience, mais qu'il est, au contraire, un argument cher aux individus trop bien adaptés, et que le sentiment qu'il exploite n'est pas un sentiment naturel, mais un sentiment greffé sur notre fond de civilisation. Comment un être délicat adopterait-il un pavillon qui a déjà couvert tant de marchandises ?

Di. Heaven ! To pollute one's fingers to pick up
The fallen coin of honour from the dirt—

¹ *Poems*, p. 117.

Pure silver though it be, let it rather lie !
 To take up any offence, where't may be said
 That temper, vanity—I know not what—
 Had led me on. ¹

Il est donc légitime que Dipsychus, plutôt que de se rallier à l'idéal étroit que lui propose l'Esprit, opte pour une morale qui fasse une place à la charité, à la patience vis-à-vis de ceux qui nous sont inférieurs en rang et en éducation. Il est légitime qu'il ne se formalise pas d'un acte qui, quoiqu'il puisse toucher profondément autrui, n'a pas d'effet sur lui-même :

Di. Oh—he is wrong, no doubt ; he misbehaves—
 But is it worth so much as speaking loud ?
 And things so merely personal to myself
 Of all earth's things do least affect myself. ²

et si, comme Dipsychus l'affirme, les oppresseurs et les opprimés se partagent la terre, de telle sorte qu'il nous faille nécessairement prendre place dans l'un ou l'autre parti, rien de plus naturel que Dipsychus soit porté de préférence vers le second. ³

¹ *Poems*, p. 119.

² *Ibid.*, p. 120.

³ Il est certain que Dipsychus exprime ici les vues personnelles de Clough. Nous n'avons qu'à nous reporter au témoignage du Principal Sharp pour connaître le sens que donnait Clough au mot "Gentleman" : "One of the only other times I heard him speak was, about the same time, when a meeting of the Decade was held in Balliol College Common-room. The subject of debate was—" That the character of a gentleman was in the present day made too

I am a man of peace,
 And the old Adam of the gentleman
 Dares seldom in my bosom stir against
 The mild plebeian Christian seated there.¹

Mais l'Esprit interprète différemment la pensée de Dipsychus et lui donne une tout autre portée. Le pacifisme de ce dernier est le fruit, non d'une conviction profonde, mais d'une humeur lymphatique :

much of." To understand the drift of this would require one to know how highly pleasant manners and a good exterior are rated in Oxford at all times, and to understand something of the peculiar mental atmosphere of Oxford at that time. Clough spoke neither for nor against the proposition ; but for an hour and a half—well on two hours—he went into the origin of the ideal, historically tracing from mediaeval times how much was implied originally in the notion of a "gentle knight"—truthfulness, consideration for others (even self-sacrifice), courtesy, and the power of giving outward expression to these moral qualities. From this high standard he traced the deterioration into the modern Brummagem pattern which gets the name. These truly gentlemen of old time had invented for themselves a whole economy of manners, which gave true expression to what was really in them, to the ideal in which they lived. These manners, true in them, became false when adopted traditionally and copied from without by modern men placed in quite different circumstances, and living different lives. When the same qualities are in the hearts of men now, as truly as in the best of old time, they will fashion for themselves a new expression, a new economy of manners suitable to their place and time. But many men now, wholly devoid of the inward reality, yet catching at the reputation of it, adopt these old traditional ways of speaking and of bearing themselves, though they express nothing that is really in them." *Life*, p. 26.

¹ *Poems.*, p. 121.

Some native poorness in the spirit's blood

on pourrait croire qu'il n'agit pas parce qu'il trouve une excuse et une explication à tout acte dont il devrait normalement souffrir ; ce serait faire erreur ; c'est parce que, d'avance, il est décidé à ne pas agir, qu'il se persuade qu'aucune injure ne saurait l'atteindre. Or, s'il en est ainsi, Dipsychus, lorsque la loi n'interviendra pas, ne prendra pas plus la défense d'autrui qu'il ne prend sa défense propre. Ne le déclare-t-il pas d'ailleurs lui-même ?

Di. For grosser evils their gross remedies
The laws afford us ; let us be content ;
For finer wounds the law would, if it could,
Find medecine too ; it cannot, let us bear ;
For sufferance is the badge of all men's tribes.¹

Mais la loi ne punit que les crimes capitaux ou, tout au moins, que les délits nettement caractérisés ; or, combien en est-il d'obscurs et d'indéterminés qui blessent non moins gravement et non moins cruellement les âmes d'élite dont nous avons la garde ? Ne sera-ce donc pas alors à nous-mêmes à en obtenir directement satisfaction ?

Sp. Because we can't do all we would,
Does it follow, to do nothing's good ?
No way to help the law's rough sense
By equities of self-defence ?

¹ *Poems.*, p. 118.

Well, for yourself it may be nice
 To serve vulgarity and vice :
 Must sisters, too, and wives and mothers,
 Fare like their patient sons and brothers ? ¹

Dipsychus sent toute la gravité de la question que lui pose l'Esprit, mais, ne pouvant surmonter sa répulsion pour l'action, il y répond avec son tempérament plus qu'avec sa conscience. Que ne peut-il combattre pour une cause splendide et imaginaire ? Pourquoi l'offense qu'on lui demande de châtier n'est-elle point bien caractérisée, condamnable sous quelque face qu'on l'envisage, au lieu d'être un composé de vilenie et d'inconscience ? Pourquoi n'offense-t-elle pas Dieu lui-même au lieu de n'offenser que sa chétive personne ?

I am not quite in union with myself
 On this strange matter. I must needs confess
 Instinct turns instinct out, and thought
 Wheels round on thought. To bleed for others'
 In vindication of a cause, to draw [wrongs
 The sword of the Lord and Gideon—oh, that seems
 The flower and top of life ! But fight because
 Some poor misconstruing trifler haps to say
 I lie, when I do not lie,
 Why should I ? ²

¹ *Poems*, p. 118.

² *Ibid.*, p. 119.

XII

Dipsychus, portant toujours l'Esprit en lui, multiplie les expériences. Il voit que la loi du fort triomphe sans pudeur, que le pauvre doit se contenter d'un labeur dégradant, gardant au cœur l'espoir infâme qu'un jour la roue de la Fortune tournera et qu'à son maître de la veille, devenu son esclave, il pourra faire payer tous les affronts subis :

Work for thy master, work, thou slave —
He is not merciful, but brave.
Be't joy to serve, who free and proud
Scorns thee and all the ignoble crowd ;
Take that, t' is all thou art allowed,
Except the snaky hope that they
May sometime serve who rule to-day. ¹

il voit les gens nier ou proclamer l'existence de Dieu selon l'état de leurs affaires ; seuls montrent quelque piété ceux qui n'ont plus rien à attendre de la vie ou ceux chez qui elle s'écoule monotone ; pour les autres, Dieu n'est acceptable qu'autant qu'il ne vient pas contrarier leurs desseins :

¹ *Poems*, p. 123.

‘ There is no God, ’ the wicked saith,
 ‘ And truly it’s a blessing,
 For what He might have done with us
 It’s better only guessing. ’

‘ There is no God, or if there is, ’
 The tradesman thinks, ‘ ’t were funny
 If He should take it ill in me
 To make a little money. ’

.

But country folks who live beneath
 The shadow of the steeple ;
 The parson and the parson’s wife,
 And mostly married people ;

And almost every one when age,
 Disease, or sorrows strike him,
 Inclines to think there is a God,
 Or something very like him. ¹

Dipsychus voit le parvenu écraser les humbles de
 son mépris ou, ce qui est pis encore, de sa pitié :

I sit at my table *en grand seigneur*,
 And when I have done, throw a crust to the poor ;
 Not only the pleasure, one’s self, of good living,
 But also the pleasure of now and then giving.
 So pleasant it is to have money, heigh ho !
 So pleasant it is to have money. ²

¹ *Poems*, p. 125.

² *Ibid.*, p. 134.

S'agit-il de choisir une carrière ou de prendre femme, Dipsychus se dérobe. Etre homme de loi ? La Justice est une parodie dégradante. Etre prêtre ? La religion, jadis vivace, est maintenant tout entière contenue dans quelques formules, que se renvoient machinalement l'officiant et les assistants. Le mariage ? Mais qui nous dit que nous ne profanons pas l'amour dans notre hâte d'en jouir, et que, nous étant liés à jamais, nous ne serons pas obligés de détourner la tête lorsque nous rencontrerons l'âme que notre âme aurait choisie entre toutes si elle l'avait connue au moment décisif ?

Di. The Law ! 'twere honester, if 't were genteel,
To say the dung-cart. What ! shall I go about,
And like the walking shoeblack roam the flags
To see whose boots are dirtiest ? Oh, the luck
To stoop and clean a pair !
Religion, if indeed it be in vain
To expect to find in this more modern time
That which the old world styled, in old-world phrase,
Walking with God....

.
.

Then love : I scarce can think
That these be-maddening discords of the mind
To pure melodious sequence could be changed,
And all the vext conundrums of our life
Solved to all time by this old pastoral
Of a new Adam and a second Eve

Set in a garden which no serpent seeks.
 And yet I hold heart can beat true to heart :
 And to hew down the tree which bears this fruit,
 To do a thing which cuts me off from hope,
 To falsify the movement of Love's mind,
 To seat some alien trifler on the throne
 A queen may come to claim—that were ill done.
 What ! to the close hand of the clutching Jew
 Hand up that rich reversion ! and for what ? ¹

D'ailleurs le trouble qui assaille Dipsychus dans le repos l'assaille aussi dans l'action ; c'est en vain que, croyant vaincre l'agitation de sa pensée, il plonge son corps dans les éléments rafraîchissants, au sein de la nature innocente ; l'Esprit est là pour lui prouver qu'il retrouvera le problème qui l'émeut au point exact où il l'avait laissé :

Di. (au Lido) Come ! to the sea !
 And I will taste again the old joy
 I gloried in so when a boy ;
 Aha ! come, come—great waters, roll !
 Accept me, take me, body and soul !
 That's done me good. It grieves me though,
 I never came here long ago.

Sp. Pleasant, perhaps ; however, no offence,
 Animal spirits are not common sense ;
 They're good enough as an assistance,
 But in themselves a poor existence.

¹ *Poems*, p. 143.

But you, with this one bathe, no doubt,
Have solved all questions out and out. ¹

Dipsychus se laisse-t-il aller un instant au mol
bercement de la gondole :

Afloat ; we move. Delicious ! Ah,
What else is like the gondola ?
This level floor of liquid glass
Begins beneath us swift to pass.
It goes as though it went alone
By some impulsion of its own.
(How light it moves, how softly ! Ah,
Were all things like a gondola !) ²

qu'aussitôt surgit le remords social : dans l'eau se
reflète la silhouette du gondolier qui, à l'arrière
du bateau, peine pour quelque menue pièce de
monnaie :

Our gaities, our luxuries,
Our pleasures and our glee,
Mere insolence and wantonness,
Alas ! they feel to me.

How shall I laugh and sing and dance ?
My very heart recoils,
While here to give my mirth a chance
A hungry brother toils.

¹ *Poems*, p. 126.

² *Ibid.*, p. 129.

The joy that does not spring from joy
Which I in others see,
How can I venture to employ,
Or find it joy for me ? ¹

¹ *Poems*, p. 130.

XIII

Mais, après une visite à l'Académie, et sans que Clough ait pris la peine d'opérer de transition, nous constatons qu'une révolution s'est produite en Dipsychus. Parmi tous ses scrupules, un scrupule nouveau s'est glissé : celui de ne pas agir. Il admet maintenant qu'il nous est impossible de rester passifs dans cette vie qui nous entoure et qui nous assaille ; il ne suffira plus que, meurtris, nous exhalions notre plainte ; il nous faudra créer une relation entre le monde extérieur et nous-mêmes, prendre parti pour ou contre le premier. Mais cependant l'action n'est possible pour Dipsychus qu'autant que nous sommes fixés sur sa nature. C'est là le point autour duquel va se dérouler la deuxième phase de sa défense. A quoi l'action pour laquelle nous nous déciderons se rattacherait-elle ? A quelle harmonie contribuera-t-elle ? Bref, au nom de quoi agirons-nous ?

Tout d'abord, en admettant que nous soyons résolus à agir, est-il plus sage de précipiter ou de différer l'action ? L'action accomplie représente le sacrifice de l'espoir, et c'est en quoi elle se distingue pour Dipsychus de l'irrésolution et du

rêve. Ce qui est fait est fait, dit la commune sagesse. Or, un acte n'a une signification et une portée véritables que s'il est effectué au milieu d'un concours unique de circonstances ; perpétré trop tôt ou trop tard, il n'a aucun sens. Savoir juger de l'opportunité du moment, c'est ce qui caractérise l'homme de génie :

The wise men wait ; it is the foolish haste,
And ere the scenes are in the slides would play,
And while the instruments are tuning, dance.¹

La foule peut grincer des dents, les plus fidèles peuvent douter, chacun peut crier que l'occasion est perdue, mais le héros, qui sait que l'heure n'a pas encore sonné, attend ; les minutes sont pareilles à une pluie de pièces d'argent parmi lesquelles se serait glissée une pièce d'or ; tandis que la masse ne songe qu'à remplir ses poches, le héros, lui, reste impassible, les doigts écartés, attendant la chute de la monnaie d'or pour l'arrêter au passage :

I see Napoleon on the heights intent
To arrest that one brief unit of loose time
Which hands high Victory's thread ; his marshals fret,
His soldiers clamour low : the very guns
Seem going off of themselves ; the cannon strain
Like hell-dogs in the leash. But he, he waits ;
And lesser chances and inferior hopes
Meantime go pouring past. Men gnash their teeth ;

¹ *Poems*, p. 144.

The very faithful have begun to doubt ;
 But they molest not the calm eye that seeks
 'Midst all this huddling silver little worth
 The one thin piece that comes, pure gold ; he waits. ¹

Se réserver pour l'action suprême, telle est l'excuse que se donne Dipsychus pour différer l'action immédiate. Mais, aussitôt, du fond de sa conscience toujours en éveil, monte une autre question. Si jamais encore nous ne nous sommes montrés capables d'agir, alors que les exigences de la vie étaient modestes et faciles à satisfaire, quelle garantie aurons-nous que, lorsque l'occasion unique se présentera, nous saurons la distinguer, puis nous montrer à la hauteur de notre rôle. N'est-ce pas dans le rang qu'ont d'abord combattu les grands hommes ?

In light things
 Prove thou the arms thou long'st to glorify,
 Nor fear to work up from the lowest ranks
 Whence come great Nature's Captains. And high deeds
 Haunt not the fringy edges of the fight,
 But the pell-mell of men. ²

Il nous faut donc, si nous plaçons le criterium de l'action dans le choix et le discernement, nous résoudre, soit à voir ternir dans un apprentissage vulgaire tout ce qu'il y a en nous d'innocence et

¹ *Poems*, p. 144.

² *Ibid.*, p. 145.

d'aspirations sublimes, soit à nous sentir paralysés par le doute au moment décisif. Dipsychus est ainsi revenu, après un détour, à son point de départ :

Oh, what and if
 E'en now by lingering here I let them slip,
 Like an unpractised spyer through a glass,
 Still pointing to the blank, too high ! And yet,
 In dead details to smother vital ends
 Which would give life to them ; in the deft trick
 Of prentice-handling to forget great art,
 To base mechanical adroitness yield
 The Inspiration and the Hope a slave !
 Oh, and to blast that Innocence which, though
 Here it may seem a dull unopening bud,
 May yet bloom freely in celestial clime ! ¹

Ne vaut-il pas mieux, dans ces conditions, être spectateur qu'acteur ? Mais peut-on vraiment être spectateur ? La vie permet-elle qu'on la regarde, permet-elle à aucun d'entre nous de rester assis dans quelque coin, prenant des notes, tandis qu'elle-même féconde et s'agite ?

Contamination taints the idler first ;
 And without base compliance, e'en that same
 Which buys bold hearts free course, Earth lends not
 Their pent and miserable standing-room. [these
 Life loves no lookers-on at his great game,
 And with boy's malice still delights to turn

¹ *Poems*, p. 145.

The tide of sport upon the sitters-by,
And set observers scampering with their notes. ¹

Le moyen de ne pas tomber n'est-il pas alors d'annihiler notre volonté, de nous laisser emporter par le torrent de l'instinct, d'agir sans nous connaître et sans savoir même que nous agissons ? Mais non ! L'humanité a cessé de vivre par l'instinct ; elle calcule et elle réfléchit, elle consulte des tables et aligne des chiffres. Êtres d'instinct, la vie moderne ne voudrait pas de nous. Soit ! Supposons donc que nous acceptions de contribuer à cette besogne positive. L'action s'éclairera-t-elle pour nous davantage ? Sera-t-il dit que nous concourrons à quelque vaste entreprise ? Esclaves de la nécessité, pourrions-nous avoir la consolation de croire que notre effort est lié à celui de nos frères et que notre grandeur réside dans cette coopération ? Non ! Nous n'avons aucun but commun ; nous répétons simplement ce qui s'est fait avant nous et ce qui se fait autour de nous. Si nous pouvions, ne fût-ce qu'un instant, dominer la vie et voir où elle tend ! Vain désir ! Comme le corail, nous bâtissons sous les flots une île dont la forme nous échappe, où peut-être des hommes prospéreront plus tard, à moins qu'ils n'y fassent naufrage.

Well, one could bear with that, were the end ours,
One's choice and the correlative of the soul ;

¹ *Poems*, p. 145.

To drudge were then sweet service. But indeed
 The earth moves slowly, if it move at all,
 And by the general, not the single force
 Of the linked members of the vast machine.
 In all these crowded rooms of industry,
 No individual soul has loftier leave
 Than fiddling with a piston or a valve.
 Well, one could bear that also : one would drudge
 And do one's petty part, and be content
 In base manipulation, solaced still
 By thinking of the leagued fraternity,
 And of co-operation, and the effect
 Of the great engine. If indeed it work,
 And is not a mere treadmill ! which it may be.
 Who can confirm it is not ? We ask action,
 And dream of arms and conflict ; and string up
 All self-devotion's muscles ; and are set
 To fold up papers. To what end ? we know not.
 Other folks do so ; it is always done ;
 And it perhaps is right. And we are paid for it,
 For nothing else we can be. He that eats
 Must serve ; and serve as other servants do :
 And don the lacquey's livery of the house.
 Oh, could I shoot my thought up to the sky,
 A column of pure shape, for all to observe !
 But I must slave, a meagre coral-worm,
 To build beneath the tide with excrement
 What one day will be island, or be reef,
 And will feed men, or wreck them.¹

Puisque l'action ne peut être rattachée à rien qui

¹ *Poems*, p. 146.

lui soit extérieur, soumettons-nous donc sans comprendre, gardant au cœur l'intime regret que tous nos faits soient contradictoires et égoïstes, au lieu d'être harmonieux, confraternels, " personnels en leur espèce, mais non en leurs motifs ", et que la vie ne soit pas comme un grand vaisseau, filant vers la haute mer, fendant par la proue les algues de nos sentiments factices et de nos scrupules maladifs.

Di. Action is what one must get, it is clear,
 And one could dream it better than one finds,
 In its kind personal, in its motive not ;
 Not selfish as it now is, nor as now
 Maiming the individual. If we had that,
 It would cure all indeed. Oh, how would then
 These pitiful rebellions of the flesh,
 These caterwaulings of the effeminate heart,
 These hurts of self-imagined dignity,
 Pass like the seaweed from about the bows
 Of a great vessel speeding straight to sea !
 Yes, if we could have that ; but I suppose
 We shall not have it, and therefore I submit !¹

¹ *Poems*, p. 147.

XIV

L'Esprit, voyant que Dipsychus en vient insensiblement là où il veut le conduire, lui parle maintenant avec une douceur persuasive. Qu'il voie les choses telles qu'elles sont, qu'il ne perde pas son temps à chercher à midi, dans la clarté blonde du jour, une étoile unique, qui ne sera peut-être pas même visible à la nuit !

To see things simply as they are
Here at our elbows, transcends far
Trying to spy out at midday
Some 'bright particular star', which may,
Or not, be visible at night,
But clearly is not in daylight ;
No inspiration vague outweighs
The plain good common sense that says,
Submit, submit !
'Tis common sense, and human wit
Can ask no higher name than it,
Submit, submit ! ¹

Mais Dipsychus veut une revanche. Si l'action, dans son essence, ne peut être purifiée par son rat-

¹ *Poems*, p. 148.

tachement à quelque concept transcendantal, que du moins la *soumission* de la conscience tendre à l'inévitable ait un sens, qu'elle soit ramenée à un principe ou à un semblant de principe. N'y a-t-il pas un moyen d'interpréter l'action, — composé d'éléments hétérogènes, mélange de grandeur et de honte — tel que si nous nous plions à la volonté du monde, notre salut ne soit pas compromis ? Ce que nous appelons le péché n'est-il pas simplement une route que se fraye douloureusement notre âme vers une vertu plus ample, et chaque changement bienfaisant n'a-t-il pas de tout temps appelé le remords ? Quand la charrue pénètre dans la terre, cette terre jadis paisible et qui raillait l'impuissance de l'homme, quand elle en fait éclater toutes les fibres et la fait crier d'angoisse, n'a-t-elle pas déjà en vue les moissons futures ? Les lourds charriots ne passeront-ils pas bientôt par là ? Or, quel est l'acte qui, lorsqu'il a été pour la première fois accompli, n'a pas arraché un gémissement à la vie, assise " dans le fauteuil de l'habitude " ? Le scrupule n'est-il pas une des formes de la paresse ? Ne devons-nous pas toujours être *forcés* à l'action, et est-il un cas où celle-ci réponde vraiment à une *attente* de notre moi intime ?

What we call sin,
 I could believe a painful opening out
 Of paths for ampler virtue. The bare field,
 Scant with lean ears of harvest, long had mocked
 The vext laborious farmer ; came at length

The deep plough in the lazy under-soil,
 Down-driving ; with a cry earth fibres crack,
 And a few months, and lo ! the golden leas,
 And autumn's crowded shocks and loaded wains.
 Let us look back on life ; was any change,
 Any now blest expansion, but at first
 A pang, remorse-like, shot to the inmost seats
 Of moral being ? To do anything,
 Distinct on any one thing to decide,
 To leave the habitual and the old, and quit
 The easy-chair of use and wont, seems crime
 To the weak soul, forgetful how at first
 Sitting down seemed so too. ¹

Pourtant là encore Dipsychus ne se sent pas complètement d'accord avec lui-même. La terre se refuse d'abord à l'homme, mais, après qu'elle a été déchirée par le soc de la charrue, elle est pleine d'allégresse, elle est toute à l'orgueil de sa mission sacrée. Mais nous, comment expliquer qu'à l'heure de l'action nous soyons tantôt tristes et tantôt gais ? Dans quel cas obéissons-nous à notre vraie nature ? Comment nous décider pour demeurer fidèles envers notre conscience ? Le doute fait-il donc partie de nous-mêmes, pour que, sans cause apparente, tantôt il s'endorme et tantôt se réveille ? Pourquoi, par instants, notre âme est-elle bien en place, pareille à l'aiguille de la boussole lorsque celle-ci s'est arrêtée sur le signe du pôle, et pourquoi, à d'autres, les objets familiers, les visages amis nous

¹ *Poems*, p. 149.

deviennent-ils intolérables ? A quoi sert d'avoir surmonté le passage de l'inaction à l'action, si, au milieu du triomphe, les mêmes angoisses reparaissent ?

To thine own self be true, the wise man says.
 Are then my fears myself ? O double self !
 And I untrue to both ? Oh, there are hours,
 When love, and faith, and dear domestic ties,
 And converse with old friends, and pleasant walks,
 Familiar faces, and familiar books,
 Study, and art, upliftings unto prayer,
 And admiration of the noblest things,
 Seem all ignoble only ; all is mean,
 And nought as I would have it. Then at others,
 My mind is in her rest ; my heart at home
 In all around ; my soul secure in place,
 And the vext needle perfect to her poles. ¹

Dipsychus ne peut sortir d'un tel labyrinthe, et si l'Esprit ne venait à son secours il retomberait dans ses errements anciens. Il ne s'est pas aperçu que, dans son ardeur nouvelle, il a faussé le délicat mécanisme de l'action. Si le monde n'admet pas que nous fuyions cette dernière, il se garde bien d'exiger de nous que nous brûlions pour elle. Ce n'est pas à une abstraction qu'il nous faut nous soumettre, mais à une série de réalités complexes et nuancées, qui s'offrent une à une et qui perdent toute signification quand nous les envisageons à

¹ *Poems*, p. 150.

l'avance ; il n'y a pas d'action essentielle ; c'est en détail, insensiblement, que nous devons céder ; la pensée qui précède l'acte et qui veut s'y préparer ne fait que le détruire. Dipsychus reste immobile parce qu'il a soumis la vie à un arrêt factice pour l'envisager plus à l'aise. Il s'écrie : je veux servir, et il se révolte au premier ordre qui lui est donné ; pendant quatorze jours il vit seul avec lui-même, et le quinzième, plein d'un zèle fébrile, il songe à s'immoler sur l'autel de l'humanité.

Sp. To burn, forsooth, for action, yet despise
 Its merets accident and alphabet ;
 Cry out for service, and at once rebel
 At the application of its plainest rules :
 This you call life, my friend reality ;
 Doing your duty unto God and man—
 I know not what...
 Once in a fortnight say, by lucky chance
 Of happier-tempered coffee, gain (great Heaven !)
 A pious rapture : is it not enough ? ¹

¹ *Poems*, p. 152.

XV

Quoi qu'il tente, Dipsychus n'échappera donc pas à l'Esprit : il devra renoncer, s'il veut être utile à ses semblables, à séparer dans la vie le métal précieux, celui qui conviendrait à son appétit d'idéale pureté, de la gangue qui l'entoure. Pourquoi, d'ailleurs, suggère l'Esprit, persister à vouloir isoler certains agréments, jugés par nous inférieurs, de ceux que, dans la création, nous faisons remonter à Dieu lui-même ? Qui nous dit que la Volonté Créatrice a travaillé pour que la conscience tendre reçoive en fin de compte satisfaction ? Qui nous dit que Dieu n'a obéi qu'à un seul principe et qu'il ne s'est pas parfois complu "à faire le Diable à sa manière" ? Pourquoi ne pas prendre la vie dans sa totalité, pourquoi ne pas admettre que celui que nous appelons vulgairement l'Esprit du Mal, et que les hommes ont toujours représenté sous les traits d'un railleur et d'un cynique, peut nous parler très gravement, lui aussi, de devoir, à défaut d'amour et de beauté ?

Sp. O yes ! you thought you had escaped, no doubt,
This worldly fiend that follows you about,
This compound of convention and impiety,

This mongrel of uncleanness and propriety.
 What ! you know not that I too can be serious,
 Can speak big words, and use the tone imperious ;
 Can speak, not honiedly, of love and beauty,
 But sternly of a something much like duty.
 Oh, do you look surprised ? were never told,
 Perhaps, that all that glitters is not gold.
 The Devil oft the Holy Scripture uses,
 But God can act the Devil when He chooses. ¹

Et, prenant Dipsychus par la main, l'emmenant à sa suite dans l'Océan des Choses, l'Esprit lui fait faire ce qu'il appelle " son second apprentissage ". Qu'il regarde le soleil, la nature, bien en face, débarrassé de l'idée préconçue du péché. Il ne sera pas souillé parce qu'il aura *vu* au lieu de *sentir*. Qu'il se dise bien surtout que les choses continueront d'être ce qu'elles sont, même si l'effroi nous fait fermer les yeux :

Sp. To use the undistorted light of the sun
 Is not a crime ; to look straight out upon
 The big plain things that stare one in the face
 Does not contaminate ; to see pollutes not
 What one must feel if one won't see, what *is*,
 And will be too, howe'er we blink, and must
 One way or other make itself observed. ²

C'est le dernier effort de l'Esprit. Dipsychus offre d'abord les neuf dixièmes de lui-même ; puis,

¹ *Poems*, p. 155.

² *Ibid.*, p. 158.

sur la réponse négative de l'Esprit qui allègue que la partie à laquelle on lui demande de renoncer contaminerait les neuf autres, il se livre tout entier. Le voici qui nage en pleine réalité, et c'est par un cri de bienvenue qu'il salue le monde :

Di. O griping beast ;
Leave me a decimal at least.

Sp. Oh, one of ten ! to infect the nine
And make the devil a one be mine !
Oh, one ! to jib all day, God wot,
When all the rest would go full trot !
One very little one, eh ? to doubt with,
Just to pause, think, and look about with ?
In course ! you counted on no less —
You thought it likely I'd say yes !

Di. Be it then thus—since that it must, it seems.
Welcome, O world, henceforth ; and farewell dreams !
Yet know, Mephisto, know, nor you nor I
Can in this matter either sell or buy ;
For the fee simple of this trifling lot
To you or me, trust me, pertaineth not.
I can but render what is of my will,
And behind it somewhat remaineth still.
Oh, your sole chance was in the childish mind
Whose darkness dreamed that vows like this could bind ;
Thinking all lost, it made all lost, and brought
In fact the ruin which had been but thought.
Thank Heaven (or you) that's past these many years,
And we have knowledge wiser than our fears.

So your poor bargain take, my man,
And make the best of it you can.¹

Pratiquement l'Esprit a donc gain de cause, mais si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que Dipsychus est sauf, puisque l'important pour lui, c'est de pouvoir maintenir intactes, au cours de la vie concrète et morcelée qui va être sienne, sa vie et ses aspirations individuelles. A ce prix il trouvera, aux plus mauvaises heures, lorsqu'il aura perdu jusqu'au sentiment même de sa liberté, un secours et une direction. La voix qu'il écouterait alors, ce sera celle qu'il a entendue une nuit, dans la solitude de Torcello, et qui disait :

When the panic comes upon thee,
When necessity seems on thee,
Hope and choice have all foregone thee,
Fate and force are closing o'er thee.
And but one way stands before thee,
Call on us !
Oh, and if thou dost not call,
Be but faithful, that is all.
Go right on, and close behind thee
There shall follow still and find thee,
Help, sure help.²

Dipsychus a cru s'être lié, mais, en fait, le pacte n'existe que par rapport à son moi ancien, celui

¹ *Poems*, p. 163.

² *Ibid.*, p. 161.

qui se dérobaît à toute expérience, celui qui voulait maintenir intacte la barrière qui sépare le monde où l'âme travaille, jusqu'à l'épuisement de ses forces, sur de pures idées, sur de purs concepts, du monde où nous avons vraiment pied et d'où monte une sève riche et nourrissante. Or, c'est dans l'expérience même que cette antinomie disparaît et c'est dans l'expérience seule que nous pouvons savoir qu'elle disparaît ; ce n'est que lorsque nous avons pénétré parmi les choses que nous pouvons savoir de quelle manière notre individualité se trouvera affectée par leur contact. Ainsi Clough vérifie dans *Dipsychus* le double principe, qui, avec plus ou moins d'évidence, se fait jour dans ses poèmes. La tendance intellectuelle qui, d'abord, le porte à considérer les choses dans leur identité ou dans leurs rapports justes, puis qui le conduit à une perception tout intuitive de l'absolu et des lumières de la conscience, vient se combiner une fois encore avec une tendance plus souple, plus concrète, plus pragmatique.

XVI

Telle fut la genèse de la philosophie d'Arthur Hugh Clough. Si l'on en considère isolément les différents aspects, peut-être n'apparaîtra-t-elle ni comme très profonde ni comme très originale ; pourtant, examinée synthétiquement, jugée, non dans ses résultats positifs, mais dans l'effort qu'elle réalise pour contenir et pour amalgamer des éléments qui sont au premier abord hostiles et inconciliables, elle nous semble avoir une valeur et un mérite particuliers.

Certes, l'intuitionnisme de Clough, pas plus que son intellectualisme, ne trouvent dans son œuvre une expression telle qu'ils éclipsent les grand Romantiques, d'une part, des contemporains tels qu'Arnold ou Browning, de l'autre. Mais ce qui nous touche, c'est la façon très naturelle, très spontanée dont ils découlent du même tempérament, c'est la garantie qu'ils semblent offrir l'un à l'autre, c'est le procédé intime grâce auquel les lumières de la conscience viennent, sans empiéter sur l'action concrète, au secours de cette dernière. Clough n'a rien d'un éclectique ; il ne cherche nullement à équilibrer deux systèmes ; il ne crée pas deux zones distinctes, l'une où les besoins de la vie pratique recevront satisfaction, l'autre où l'esprit pourra, sans entraves, exercer ses activités. Il n'y a pas dans sa philosophie de cloison étanche ; quelque aspect qu'elle revête, sa source est la même, elle obéit à une impulsion identique.

Au fond, elle est avant tout individualiste.¹ Ce

¹ C'est là un des traits par lesquels la philosophie de Clough diffère de celle de Carlyle, dont on est plus d'une fois tenté de la rapprocher, surtout quand on connaît les rapports de déférente amitié qui unirent Clough à l'auteur de *Sartor Resartus*. Cependant jamais, dans sa correspondance, Clough n'a reconnu avoir une dette spirituelle envers Carlyle ; certes, parlant dans une lettre de 1839 de la publication des *Critical Essays*, Clough dit toute son admiration pour Carlyle ; mais pourtant il s'empresse d'ajouter que l'on est obligé de classer les *Essays*, supérieurs selon lui à la *Révolution Française*, parmi les œuvres "éphémères". Sans doute, on trouve un certain nombre de points de contact entre les deux écrivains : confiance dans la vertu de l'action, perception intuitive de la divinité, idée du *service* considéré comme le premier devoir social. Pourtant, en ce qui concerne le second de ces traits, on pourrait prétendre que c'est l'influence de Schiller, aussi bien que celle de Carlyle, qui a été sentie par Clough. On s'appuyerait alors sur l'extrait suivant d'une autre lettre de 1839 (21 Décembre) : " I have read, with great pleasure, Schiller's " *Votiv-Tafeln* " ; at least, about half of them. Here is one—

Hast du etwas, so theile mir's mit, und ich zahle was recht ist.

Bist du etwas, o dann tauschen die Seelen wir aus.

Again—

Allen gehört was du denkst, dein Eigen ist nur was du fühlst ;

Soll er dein Eigenthum seyn, fühle den Gott den du denkst.

Par ailleurs, il se peut que sa philosophie optimiste de l'action soit dictée à Clough par Goethe, dont il lit à la même époque le *Werther*, " avec plus de satisfaction et d'admiration qu'il ne s'y attendait " et dont il traduira plus tard quelques épigrammes.) Voir *Poems*, p. 441). Il est vrai qu'on ne trouve nulle part mention de *Wilhelm Meister*. En tous cas, il est certain que l'armature même de la philosophie de Carlyle n'a point son équivalent dans l'œuvre de Clough. Ce dernier ne semble pas être troublé par les notions de temps et d'espace, pas plus que par le rapport général du paraître à l'être : chez Carlyle l'action est une sorte de pont lancé entre la réalité transcendante et le monde des apparences concrètes ; les hommes, ne pouvant prendre contact par la compréhension avec la réalité qui les environne, y parviennent par l'action ; chez Clough, au contraire, l'action n'est que le contre-poids nécessaire à la santé morale de l'individu, qui est dans un état d'agnoscisme quant à l'existence *essentielle* des choses. D'autre part, Clough est épris de libre recherche, ennemi de l'autoritarisme et de dogmatisme, plein de respect pour toutes les possibilités qui sommeillent en autrui

que Clough recherche d'abord, c'est le moyen de penser et d'agir en tant qu'individu. Il a, avons-nous vu, le respect des croyances et des actes d'autrui ; mais entre sa pensée, ses actions et celles des hommes qui l'entourent, il ne trouve aucune mesure commune. Le Dieu auquel il croit, il le dépouille de tout attribut, l'acte auquel il se soumet, il l'isole de tout critère, et, de même qu'il ne veut point dépendre de ce qui a été admis ou conçu par d'autres, de même il ne veut être en rien obligé par ce qui précédemment a été conçu ou admis par lui-même. Son attitude est une attitude de recherche, et non de découverte, individuelle ; en lui tout est fluide, rien ne cristallise c'est par là, répétons-le, qu'il nous semble trancher sur les poètes de la période romantique.

En fait, c'est un analyste ; mais son analyse est toujours passionnée et, dans son art de disséquer et de décomposer, il fait plutôt songer aux imaginations tourmentées de l'Angleterre puritaine qu'aux placides virtuoses de l'époque rationaliste. Par là, comme d'ailleurs par la tendance à l'adaptation, il se place nettement dans la véritable tradition anglaise.

comme en lui-même : c'est dire que sa position est diamétralement opposée à celle qu'occupe Carlyle. La perception que Clough a de l'infini ou de la Divinité comme d'une secrète et bienfaisante influence, sa confiance dans la valeur de l'action, sont très suffisamment expliquées par l'intime structure, la première éducation et les expériences répétées du poète.

Cette adaptation n'est pas un compromis. Si, objectivement, Clough aboutit à une sorte d'utilitarisme, ce dernier perd toute signification dès qu'on cesse de le considérer comme un développement parallèle à celui de la conscience et de l'intellectualité du poète. De l'état du sujet dépend la nature de l'acte. Nous sommes spontanément portés vers le mieux — sans connaître la nature du mieux — si, à l'instant précis où nous devons agir, nous nous sentons parfaitement nous-mêmes, s'il n'existe au fond de nous aucun résidu, aucun effluve étranger, si notre esprit est bien en place et trouve devant lui la voie libre. Peut-être pourrait-on résumer la conception de Clough en disant que nous sommes certains de nous décider pour l'action bonne quand intellectuellement nous nous sentons en état de grâce.

Dieu n'évoque donc pas chez Clough l'idée d'un impératif catégorique. Il est l'influence qui nous soutient dans l'expérience, la promesse secrète que la voie de l'expérience, incessante, répétée est pour nous la voie du salut. Grâce à lui, nous arrivons à vivre aussi à l'aise dans le relatif que dans l'absolu, dans le mouvement que dans la fixité ; créer de nouvelles relations, étendre celles dans lesquelles nous sommes déjà entrés, tel devient le but de la vie.

Individualisme intransigeant dans la pensée, individualisme intégral dans l'action, conduisant — tout étrange que cela puisse paraître — le

premier à l'isolement presque complet du sujet, le second à sa participation sans réserve à la vie concrète, telle est la nature générale de la philosophie de Clough ; dans un cas comme dans l'autre, c'est le facteur personnel qui l'emporte sur les autres, c'est la victoire de l'empirisme individuel sur tout ce qui est dogme ou système ; Clough ne s'arrête jamais à l'explication qui veut être générale et s'imposer comme telle à la réalité. Pour se diriger, tant dans le domaine de la conscience — qui nous est entièrement ouvert et dont nous pouvons scruter les moindres replis — que dans le domaine à demi exploré des faits, le poète se fie à un même agent, subtil et complexe, dont le rôle est tour à tour, selon que l'on se tourne vers le dedans ou vers le dehors, d'introspection ou de confiance impulsive. Et cet agent n'est pas plus effrayé de son propre état d'instabilité, de son incertitude sur la valeur intrinsèque des données immédiates de la conscience, qu'il n'est arrêté par l'hétérogénéité, par le caractère disparate du monde extérieur, et par les sacrifices qu'il exige en apparence de nous. Il ne cherche pas à sortir du provisoire, de l'indéterminé ; il accepte le multiple comme la réalité ; toute tendance à l'unification des croyances ou des perceptions lui semble factice ou suspecte. La vérité, c'est ce qu'utilise notre moi, c'est ce qu'il sent au moment où il a la certitude que sa bonne foi est foncière, intégrale, c'est aussi ce vers quoi il est pour ainsi

dire projeté, sous l'effet d'une véritable suggestion interne, lorsque est réalisée cette première harmonie, qui n'a d'ailleurs jamais rien d'une condition finale, mais qui subsiste en progressant, en évoluant, en altérant sans cesse l'ordre et la répartition des éléments qui y contribuent. Dès lors, ce que nous appelons adaptation n'a plus rien d'un renoncement. L'acte prend une valeur, non dans sa nature, mais dans sa signification subjective ; il est purifié du fait que nous sommes restés purs, c'est-à-dire, pour Clough, en communication directe avec les influences spirituelles qui cherchent à se faire jour au fond de notre conscience.

Pour résumer, la philosophie de Clough est conditionnée par un effort intellectualiste, mais elle revêt finalement une physionomie pragmatique. Ce qui la distingue, c'est la souplesse et la parfaite sensibilité du sujet, garantes de la multiplicité et de la richesse de ses perceptions ; c'est son aversion pour toute simplification, pour toute immobilisation de la vérité ; c'est sa faveur pour l'inexprimé ; elle est une philosophie toute dynamique, faite d'empirisme raffiné et d'intuitions délicates, compréhensive plus encore que synthétique.

BIBLIOGRAPHIE

Les éditions des Œuvres de Clough sont, en dehors des éditions originales :

Poems (édit. F.T. Palgrave, avec un mémoire, 1862).

Poems and Prose Remains, avec un choix des Lettres et un Mémoire (éd. Blanche Clough, 1869).

Les éditions les plus récentes et les plus abordables sont celle des *Poems* (Macmillan, 1909), et des *Prose Remains* et des *Lettres* (Macmillan, 1888) ; on trouvera dans l'édition de H.S. Milford (Frowde), 1910, les deux textes du *Bothie* (*Dipsychus* ne figure d'ailleurs pas dans cette édition).

L'édition de 1888 contient une intéressante vie de Clough. Pour la biographie du poète on pourra également consulter l'ouvrage de Waddington : *Arthur Hugh Clough*.

ERRATA

Page 64, lignes 7 et 8.

Lire :

Phosphoric exhalation bred
Of vapour, steaming from the bed
Of Fancy's brook, or Passion's river ?

Page 103, ligne 10.

Lire :

Rush forth and greet whome'er they meet.

Page 107, ligne 2.

Lire :

Of human spirits dwells divine

Page 108, ligne 3.

Lire :

Thy name was such....

Page 117, ligne 9.

Lire :

Still, when resisting and raging.....

Page 91, note 2.

Lire :

D'Abdiel, le séraphin fidèle qui résista à Satan.

Vu, le 21 Février 1913,

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer,

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTÉ
JUILLET MIL NEUF CENT TREIZE PAR
L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE
QUAI ST. PIERRE, BRUGES, BELGIQUE

